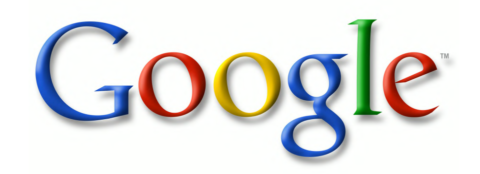
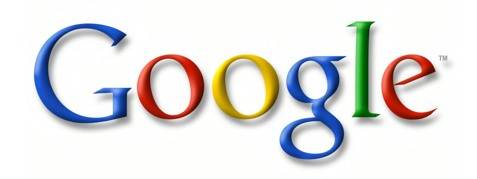
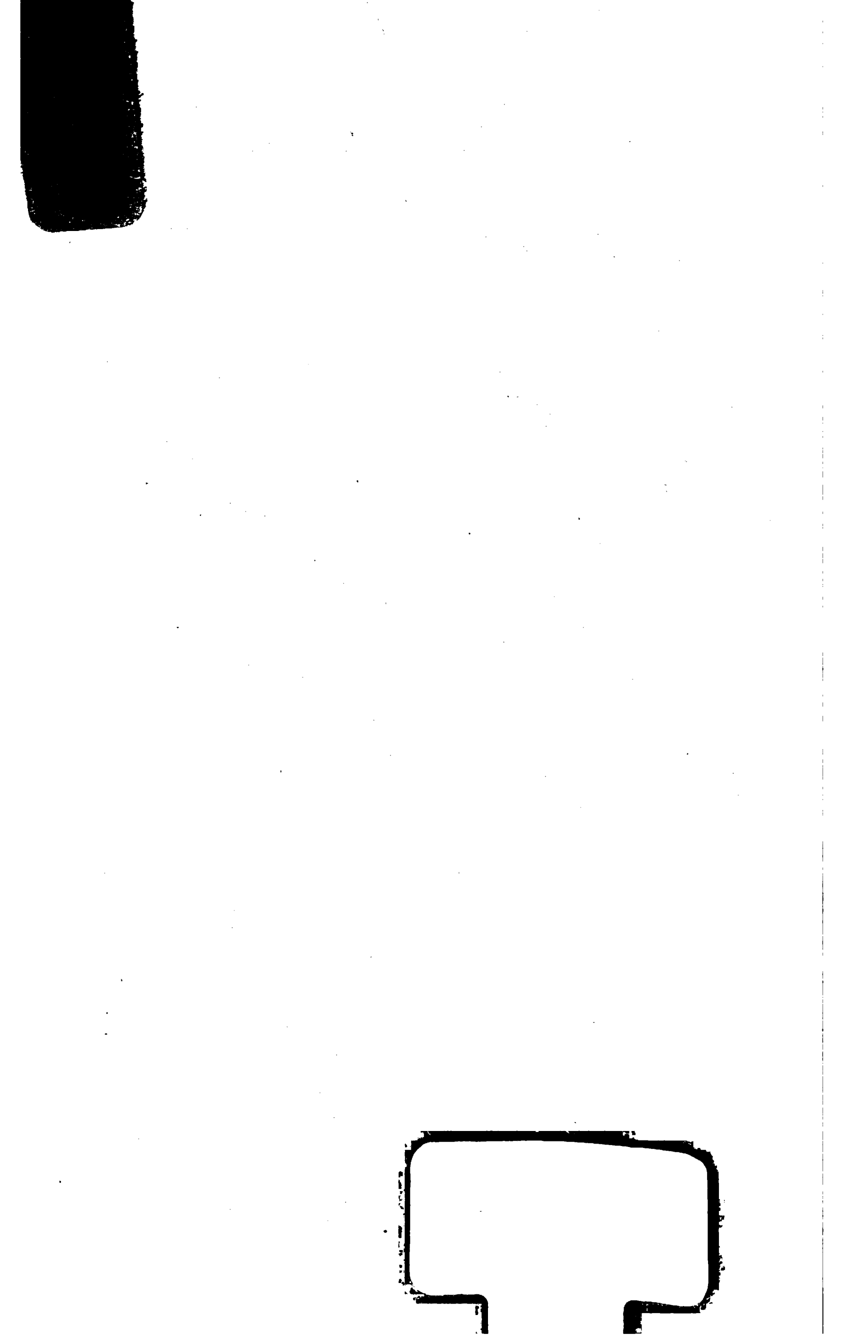

Google





VOIX D'IONIE

DU MÊME AUTEUR

—

Au « Mercure de France » :

POÈMES ET POÉSIES (1885-93). *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et chansons de route. La Chevauchée d'Yeldis* . . . . 1 vol.

LA CLARTÉ DE VIE (1893-96). *Chansons à l'ombre. Au gré de l'heure. In Memoriam. En Arcadie* . . . 1 vol.

PHOCAS LE JARDINIER, précédé de *Swanhilde. Ancaeus. Les fiançailles d'Euphrosyne* . . . . . . 1 vol.

LA LÉGENDE AILÉE DE WIELAND LE FORGERON. . 1 vol.

PLUS LOIN, poèmes. *La Partenza. In memoriam Stéphane Mallarmé. L'Amour Sacré* . . . . 1 vol.

A la « Nouvelle Revue Française » :

LA LUMIÈRE DE GRÈCE. *Pindare. Sapho. La légende ailée de Bellérophon hippalide* . . . . 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Voix d'Ionie

LE DÉLIRE DE TANTALE
PASIPHAÉ — GALATÉE — LES NOCES D'ATALANTE
LA SAGESSE D'ULYSSE

Précédées de

QUELQUES POÈMES

> Μαθὼν δέ τις ἂν ἐρεῖ εἰ πὰρ μέλος ἔρχομαι.
>
> *Ayant examiné, tel pourra dire si j'ai transgressé les lois de la mesure.*
>
> PINDARE. Ném. VII, 100-101.



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIV

1.

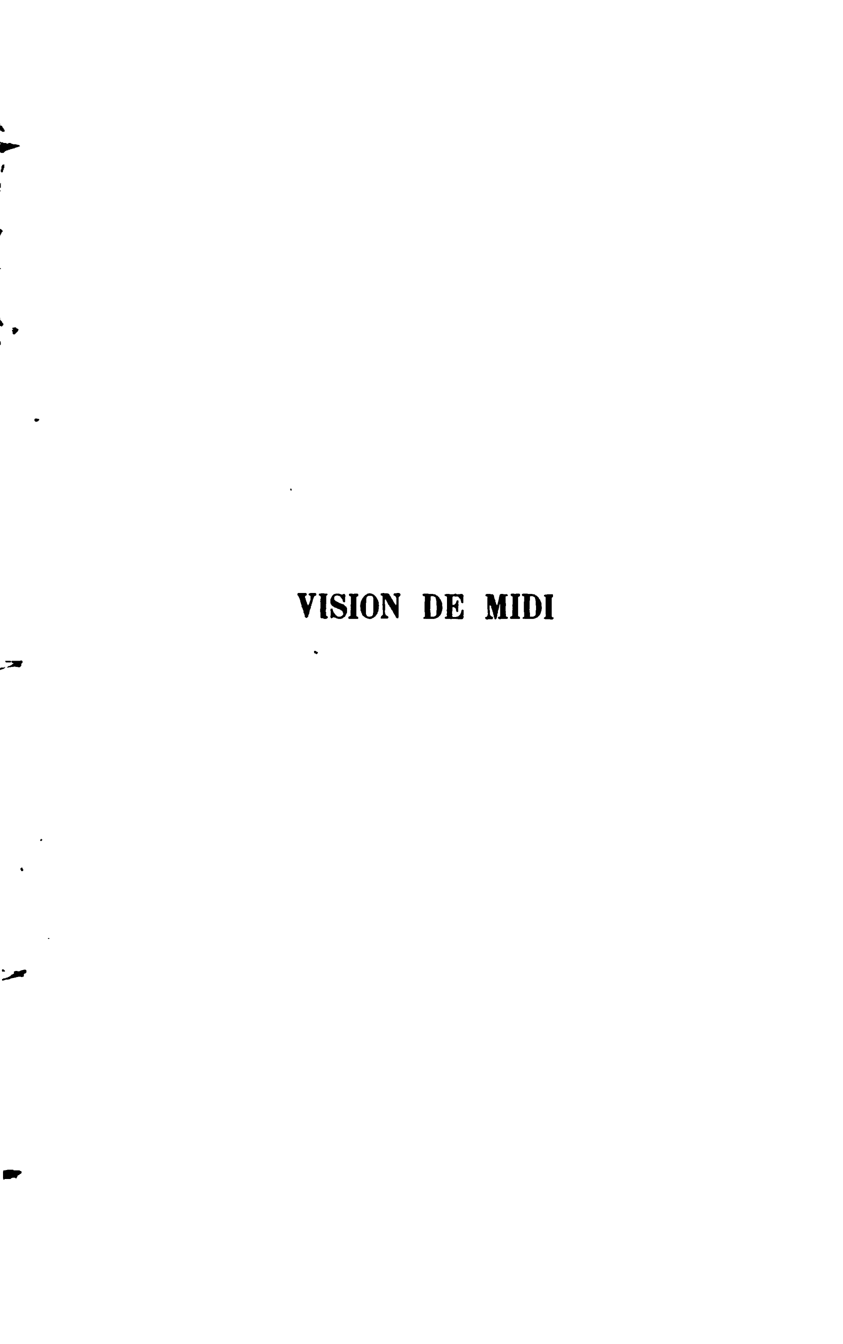
Il a été tiré de cet ouvrage

Quinze exemplaires sur hollande Van Gelder, numérotés.

Justification du tirage :

379

QUELQUES POÈMES



VISION DE MIDI

Non vendo nisi amantibus coronas.
(Inscription d'une marchande de fleurs, au Musée de Nîmes.)

LÀ-BAS, où la Loire se vêt
d'un manteau d'osiers et de sables,
par la plaine des peupliers
que baigne une brume de fable,
où l'air verdoie et poudroie
du rêve des choses réelles,
nous avons cueilli, à brassée, la joie,
de les savoir si belles !

Là-haut, la causse enflammée
y joignit ses fleurs de lavande ;
par la brèche d'Ardèche embaumée,
sous les branches qui pendent,
ivres encore de l'air des sommets
nous t'apportons en offrande
nos voix, nos fleurs, nos cœurs, nos rêves déclamés,
pour ce frêle éventaire d'aubes, d'ors et de sangs,
élargi devant nous en gloire de couchant,
rieuse Bouquetière que nous aurions aimée,
qui ne vendais, dis-tu, de fleurs qu'aux seuls amants.

Tantôt, sur cette plaine où nous allions descendre,
— double moire nouée en méandres,
blanc rose et bleu clair — fleuve et route
semblaient lier en vastes guirlandes
les bois et les vignes ; or on doute
si ce paysage n'est pas ton œuvre,
Tresseuse d'antiques couronnes :
n'a-t-il ri pour nous seuls le beau fleuve?

et le baiser du vent
n'effleura-t-il nos bouches de lèvres toujours neuves?
Tresse-nous en tes roses qui saignent
tous les bluets du firmament !
— il n'en mentira pas ton enseigne :
Je ne vends mes bouquets qu'aux amants.

Que dis-tu ? Car ton ombre vive
parle et rit sous l'arcade romaine ;
midi pèse, là-bas, au feuillage immobile ;
la rivière en fuyant entraîne
le regard, et mes yeux qui la suivent
se referment comme aux feuillets d'un livre...
Rêvé-je, Fleur de vie?
Voix qui parle et qui raille,
ce flot de joie sans terme m'enlace et me ravit !...
Je m'étais accoudé à même la pierre chaude ;
là-haut, surgie des frondaisons bleu d'émeraude,
rose et d'or la grande arche coupe le ciel bleu tendre;
Voix de la vie, je suis comme ivre de t'entendre:

tu es grave dans le silence radieux,
comme la voix de ceux qui sourient et qui savent,
comme l'accent tremblé des aveux, des adieux...
et tu poses tes mains légères sur mes yeux,
Clarté du bel été :

« Vois! »... et c'est mieux qu'un rêve et mieux
qu'une réalité :
« Vois! »... — et je t'écoutais —
« Le jour s'ouvre comme un portail
sur le jardin des heures à vivre ;
c'est calme et tiède comme un mail,
ardent et pur comme un beau livre ;
le vent fait mobile l'espace,
le ciel, là-haut, mire la mer ;
que si ton âme n'est pas lasse,
si ta lèvre n'est pas amère,
tout est pour toi, rayons et roses,
corolles d'or, claires ombelles,
ô Pensée amoureuse des choses ;
Mais les fleurs ne se tendent qu'aux mains éprises d'elles.

Alors j'ai baisé sur la bouche
ta gloire aux lèvres humides
du baiser fécond et farouche
d'Amathonte et de Cnide,
Heure d'or ! qui, posant de tes mains
sur mes tempes en fièvre
ton diadème de jasmin,
offrais à mes lèvres tes lèvres...

Voix claire et parfaite et rieuse,
musique et rayon et parfum,
je t'écoute, en cette ombre d'yeuses,
me redire des rêves défunts;
bien que j'ouvre les yeux et m'éveille
aux bruits d'une vaine journée,
mon rêve à jamais s'émerveille :
comme d'une fleur donnée
par quelque main qui dans l'ombre
fut tiède et légère en la mienne...
Bouquetière, m'as-tu apporté d'outre-tombe
une asphodèle élyséenne?

N'importe! j'en garde le trophée
et je retrouve tes paroles,
cependant que tes doigts de fée
tressent dans l'ombre des corolles :

« Il n'est pas pour tous, le Poème
virtuel et joyeux des saisons
qui courbent en diadème
la floraison des horizons ;
et n'est vive que l'âme qui porte en soi
l'ardeur du rêve qui la crée :
chacun doit mériter sa joie,
la vie est banale et sacrée ;
mais l'Heure dieudonnée est exigeante et belle :
Elle ne tend ses fleurs qu'aux mains éprises d'elle. »

QUATRE CHANSONS FRANÇAISES

J'AI UN GRAND VOYAGE A FAIRE

J'ai un grand voyage à faire :
Par delà les horizons
Fuit la route ardente et claire,
Poudre d'or jaune, poussière,
Parmi l'or vert des moissons ;
Elle s'échappe, matinale,
Du baiser bleu de la forêt ;
Celle qui la croise dévale,
Rit au fleuve et disparaît ;
A la prendre à contre-brise,
On irait, peut-être, au ciel ?
Par la porte d'azur qu'irise
L'aube des faîtes éternels...

O le beau, le grand voyage!
N'es-tu prêt, mon cœur trop sage?
Maint est mort qui demeura
Hésitant au carrefour...
Beau voyage des Amours,
Je ne sais qui le fera...

J'ai un grand voyage à faire ;
Cœur, ô mon cœur, viens, faisons route;
Choisis l'ombre ou le ciel clair,
Prends ta foi et prends ton doute ;
Faisons hâte, le temps nous gagne!
Viens, à travers bois ou plaine,
Descendons vers la rivière,
Gravissons, à perdre haleine,
Marche à marche, la montagne...
Ah! que tardes-tu, cœur tendre?
L'Heure n'a que faire d'attendre;
Vois! elle s'est levée; lève-toi!
Marchons, courons... mais, déjà,
Tu regardes en arrière...

Ah ! le beau voyage à faire.
Je ne sais qui le fera.

J'ai un grand voyage à faire
— Mon cœur, c'est bien des affaires —
L'Heure s'en fut en un jeune rire ;
Du baiser de sa bouche ma lèvre brûle encore !
J'ai fait un pas vers elle et n'ai su que lui dire ;
L'Heure jeune s'en fut et tu battais si fort,
O mon cœur solitaire,
Que le regret est pire
Bien que doux amer
Que ne fut jamais le remords !
Pourtant cette nuit et cette ombre recèlent
Le douteux avenir auguste et sidéral ;
Son mystère est ardent d'une pluie d'étincelles,
Et ton désir s'assoiffe à son baiser fatal ;
Ton orgueil, s'il rougit, ne se mirera pas
Au rêve enténébré qu'ondule la rivière ;
Tu mêleras ton pas au bruit d'un autre pas ;

La nuit, bandeau d'amour, enveloppe la terre ;
Pour l'étreinte hasardeuse, une main dans la nuit
S'est tendue, et voici qu'elle effleure ta bouche,
Et l'aveugle destin sous la nuit s'accomplit :
Étreins ta joie ; au loin l'aurore s'effarouche ;
Le jour monte ; la plaine et la forêt se joignent ;
La rivière enlaçante et la fière montagne
Ne font qu'une en ce rêve ardent de paysage...

La Route, aventuriers, vient au-devant de vous :
Le beau voyage à faire, ô mon cœur, le Voyage,
C'est la Vie et l'Amour qui le feront en nous !

POUR UN BOUTON DE ROSE

Mon cœur murmure et chante, tour à tour,
Joyeux, inconsolé ;
Au détour de l'allée,
J'ai cherché dans le sable tiède que je touche
Nos pas entrelacés ;
Et je baisse ma main pour y trouver sa bouche ;...

Dans l'ombre, nos lys éclatants éblouissent ;
Leur parfum comme un geste ensorceleur m'étreint ;
Lys royaux, lys d'orgueil, lys de chair et de flamme !
J'ai pris en mes deux mains une corolle ardente
Et j'y plongeai mon âme ;

Respirant, les yeux clos, l'ivresse de mon songe ;
Jusqu'à froisser la fleur entre mes doigts crispés...

Mais voici l'eau jaillie,
Voici l'eau débordante, amie et familière,
Et la fraîcheur de l'air...
Ah ! qu'ai-je donc rêvé ?

A la fontaine claire
Mes mains me suis lavées...

Mes mains me suis lavées

...Et me les suis séchées au long baiser de l'air ;
En un frisson soudain je me suis relevée,
Mon cœur s'est envolé
Sur un refrain ailé ;
J'avais peur de me taire :
« Ame, n'es-tu cette eau débordante et chanteuse,
Toujours claire et nouvelle ?
Ma chanson s'y trempa les ailes
Et s'ébroue et s'essore, rieuse ;

Mais la langueur des lys m'éblouit et m'étreint;
Mon désir fleurit et fleure
Comme les grands lys poudrés d'or;
Sur leurs lèvres sa lèvre étouffe le refrain
Où chantent aujourd'hui les mots qui m'ont fait peur
... Comme une main vous touche ! »
Et j'en riais encore...
Au tronc noueux du chêne je me suis appuyée,
Deux larmes folles et vaines
Roulèrent vers ma bouche...

A la feuille du chêne
Me les suis essuyées !

Deux larmes !... et, soudain, je me suis égayée
A rêver, cœur, mon cœur ! que j'étais sienne...

A la feuille du chêne
Me les suis essuyées !

O sourire de la lune...
J'ai mordillé la feuille amère et savoureuse

Qui tente et qui répugne...
La nuit m'a semblé moins peureuse,
Un gai rayon me frôle encor la joue,
Ainsi qu'une caresse, dont la douceur dénoue
Mes mains qui s'étreignaient en croix sur ma poitrine;
La brise qui fuyait, tantôt, d'un pas léger,
Jusqu'au bout de l'allée où sont les orangers,
Revient, lente et chargée
Du lourd faix odorant qu'elle apporte mêlé
A la senteur des feuilles mortes soulevées,
Bruissantes sous ses pas;
Et voici qu'elle tourne et chante, et dit tout bas :

« Rien n'est vain qui fut doux,
Rien n'est fou qui fut tendre :
Un baiser marque l'heure unique qu'il faut entendre
Chanter au carillon éternel de la joie;
Et l'étreinte qui noue et fond ton corps qui ploie
Au rêve impérieux que ton désir enfante
Est maternelle et nuptiale et triomphante... »

Beau carillon, par toi chaque jour est Dimanche,
Un beau Dimanche d'été !
Disais-je, et, retenant mon souffle, je me penche,
Je me penche pour écouter...
Ce n'est pas lui ! mon cœur, en as-tu donc douté ?
Non ! dans le saint silence,

Sur la plus haute branche
Un rossignol chantait ;

Un rossignol chantait dans la nuit tard venue ;
Mon âme frissonnait silencieuse et nue ;
Vers quel doux rendez-vous étais-je revenue ?
J'avais fermé les yeux, la tête sur l'épaule ;
J'écoutais, dans la nuit, de suprêmes paroles ;
Les ramures, au gré de quelque brise molle,
Comme des doigts, des doigts légers, me frôlent,
Des doigts contre ma joue...
Et mon rêve à ce point était paisible et doux
Que j'étendis la main comme vers une étreinte
Et, sans ouvrir les yeux, je rendais à la nuit

Son long baiser d'amour : riant et intriguée,
Je baisais la nuit parfumée et l'ombre aimante :

Rossignol, tu chantes ;
Tu as le cœur bien gai...

Tu as le cœur si gai que ta voix en sanglote ;
Bel oiseau de la joie,
J'entends, en t'écoutant, les trilles de ma voix ;
Ces grands arbres sur moi murmurent et chuchotent ;
Les lys vertigineux m'enveloppent et me noient
Du flot inépuisé sourdant de chaque bouche ;
Leur parfum est si lourd qu'il pèse et qu'on le touche :
Vague, enlaçant mon âme nue et qui déferle
Harmonieuse, autour de moi, et me soulève
Jusqu'écraser ma lèvre au parfum de leurs lèvres...

Le ciel est comme un bleu manteau semé de perles ;
La lune, devant moi, déploie (et j'en ai mal)
La transparence de sa robe nuptiale ;
Oiseau, qu'il est joyeux ton radieux poème !
Qu'il est doux d'écouter !

Mon cœur a plus de peine,
Bien qu'il m'ait dit : je t'aime !

Mon cœur n'est pas le même :
Mon amant m'a quittée !

Mon amant m'a laissée, interdite et rieuse,
Au pied du chêne, ici, que fleurit ta chanson ;
Mon amant m'a laissée, ivre encore et peureuse
De mots qui traversaient mon être en un frisson,
De doux mots qu'on écoute, jamais lassée,
Qui chantent dans ta voix et parlent dans les feuilles ;
Il m'a laissée sans un baiser...
Avec mon seul amour, grand lys que nul ne cueille !

Mon amant m'a laissée, oiseau, pour peu de chose
(S'il s'était retourné, ma main se fût déclose)
Mon amant m'a laissée
Pour un bouton de rose,

Pour un bouton de rose
Que je lui refusais.

QUI A FAIT LA CHANSON

Qui a fait la chanson
claire et jolie ?
C'est le soleil et l'ombre des saisons,
la joie avecque la mélancolie
des heures qui s'en furent dans les soirs,
le long des siècles, vers les horizons
où sombrent, dans leur sang suprême, de beaux espoirs
dont naît et meurt le rêve harmonieux des mondes.

Qui a fait la chanson
claire et jolie?
Les fauvettes, les merles, les pinsons,
et l'herbe haute et le roseau qui plie,
le saule avec le peuplier des rives
et les grands pins où la brise est plaintive ;

et, par ceux-ci, ceux-là : les filles et les garçons,
les garçons et les filles
dont les lèvres s'unirent au-dessus de jonquilles
et sous les lilas lourds dont mai les enveloppe
de l'ombre même où Zeus étreignit Antiope.

Qui a fait la chanson
claire et jolie ?
Jeunesse de l'été ! belle folie
des rondes dans le soir où les meules sont tièdes ;
brise enivrante et molle de la fenaison,
par qui le bras faiblit, par qui la taille cède ;
c'est vous !... C'est toi,
Loire dorée, où, comme un échanson,
j'ai puisé, pour la lèvre offerte ou qui se donne,
le vin de Joie :
refrain perpétué vers nous de maints étés !
Mes lèvres t'ont chantée
et les siennes, embellie,
Chanson claire et jolie !

AINSI EN VA DE MAINTS ET MAINTES

La rivière d'un rire mire
le ciel d'Avril qui rougit ;
votre joue est rose, qu'y dois-je lire ?
O Chère, qu'alliez-vous me dire,
vous dont le sourire assagit ?

La prairie au soleil se pare —
— Quel oiseau bleu rêve d'amour ? —
votre écharpe est légère et rare ;
il sonne, au loin, un galop sourd...

Oui ! et le voici plus proche :
quel beau cavalier vous fait signe ?

Votre écharpe au rosier s'accroche
et bat de l'aile, comme un cygne...

Oui! de la terrasse fleurie,
vous le guettiez, Chère, aux écoutes,
pour lui jeter la fleur de féerie;
mais votre choix hésite et varie:
chaque fleur est plus belle que toutes!

Celle que va cueillir ta main,
en cette feinte d'insouciance,
porte en elle, pourtant, le fruit surhumain
de l'Arbre ardent de la Science!

Le galop bondit comme un cœur qui s'étouffe:
ne l'entends-tu pas, dans l'allée?
lilas, œillets, iris, par grappes et par touffes.
l'Avril entier meurt sous ses foulées!

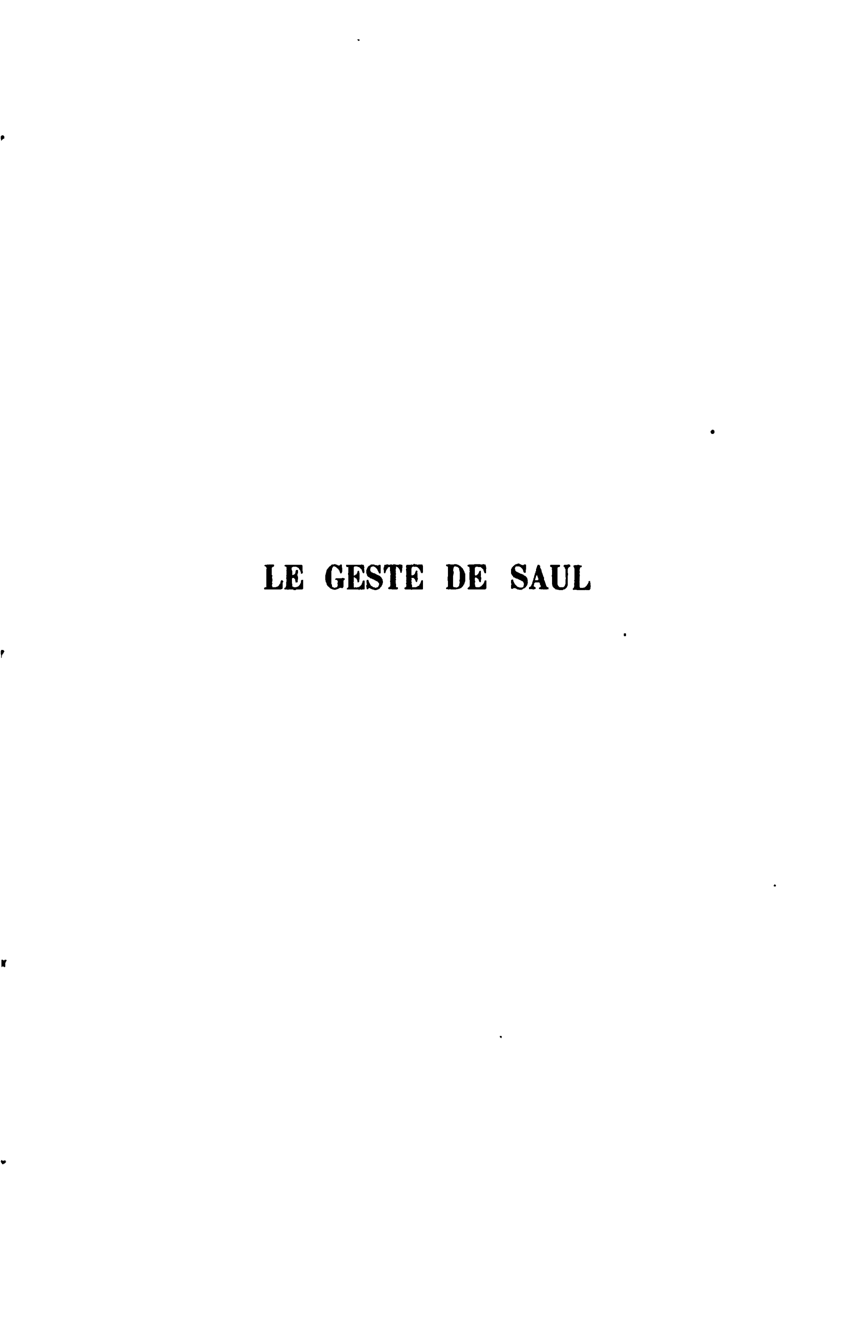
Ton cœur bondit sous ta main pleine
qui froisse la fleur qu'elle a étreinte;

Ce galop, las ! à perte d'haleine,
retentit à travers tes veines
et bat ta tempe d'hyacinthe :
j'y vois tes peines.

Mais ta main retombe sans d'autre geste :
la fleur, que tu cueillis, te reste !
et le cheval bondit plus leste
que ton désir qu'étreint la crainte.

Le beau chevalier de Touraine
a passé vers la bonne aubaine !
Ne souris pas ; ta joie est feinte :
vois ce nuage par la plaine...

Ainsi en va de maints et maintes...



LE GESTE DE SAUL

SAUL

De çà, de là les cordes de sa harpe,
voyez ses mains agiles et blanches :
comme deux colombelles
se cherchent, s'évitent, avec des battements d'ailes,
heurtant du bèc le treillis qui s'oppose
à la conjonction de leur caprice...
et de tout ce manège joli,
il naît une harmonie étrange et sensuelle :
hypocrite candeur des beaux matins d'avril
...où passeraient des anges avec leurs ailes
traînantes,
de ceux qui possédaient les filles de la terre,
là-bas, dans les légendes millénaires...

DOEG, chef des serviteurs.

L'esprit d'inquiétude regarde par les yeux ;
on n'écoute qu'à l'abri des paupières scellées.

SAUL

Soit, Doëg ; mais ce chant de harpe ailée
— quand je l'entendrais mieux, mes yeux fermés —
incite les paroles sur mes lèvres :
ainsi qu'un air de danse aimé
ébranle en harmonie un chœur de filles.

DOEG

Plus bas ! ferme les yeux :
ce chant religieux scintille
comme une étoile qui va naître.

SAUL

Te souviens-tu ? à Ghilgal,
quand, las d'attendre le vieux prêtre,
et craignant la défection de tous,
j'immolai l'holocauste ? — à temps !
Le vois-tu ? furieux et beau,
avec ce soleil comme du sang sur ses cheveux de neige,

l'orgueilleux patriarche,
qui, feignant d'ignorer le retard de sa marche,
en veut à celui qu'il a manqué perdre!
J'ai péché, ce jour-là...

DOEG

De ton seul fait, ces souvenirs t'obsèdent;
le berger, de ses dix doigts bienfaisants,
égoutte sur notre âme aride
la lente et fine pluie des mélodies..

SAUL, à David impassible.

Dis-moi, berger de Benjamin,
— laisse ta harpe où voltigent tes mains:
elle dit les rêves et tait les choses —
t'es-tu scandalisé, parfois?
ce te fut-il comme un épouvantail,
d'entendre un bêlement de brebis au bercail?
sous la nuit claire, se mêler à ta harpe?

DOEG, bas à David.

Joue! chante, enfant:
un esprit le travaille.

SAUL

Eh bien ! le vieillard qui m'a maudit à Ghilgal,
superbe et levé avant l'aube,
— jailli comme un fantôme de la nuit —
s'en vint vers nous qui reposions en paix,
après la ruine d'Amalec ;
et comme, moi,
— surgi en sursaut sur mon seuil,
encore mal dégagé des liens de mon sommeil —
je l'accueillais, bégayant, de ma bouche
pleine des mots joyeux de la gloire un peu ivre,
et de mes mains tremblantes du poids longtemps porté
de dix épées ;
il s'écria, épouvanté (ou feignant l'épouvante) :
« N'entends-je pas un bêlement d'agneaux ?
un meuglement de génisses ? »
voulant dire :
« Ce bétail est amalécite ;
que ne l'égorgeas-tu avec ses maîtres ? »
Me prenant pour un boucher plein de vin,
et non le Roi, qui prévoit la famine !

...Berger, ta harpe est douce...
Il m'a maudit.

DOEG

Ah ! qu'il nous verse en parfum sur nos tempes
les gouttes fraîches que sa main secoue !

SAUL

... et, quand, d'un bras trop ferme encore,
il frappe Agag, au seuil même de ma tente,
devant mon peuple que sa rage démoralise;
il narguait mon refus d'être un bourreau !
... là j'ai péché encore... et fus maudit...

DOEG

Roi, pense à l'avenir:
que t'importe tout ce passé de malentente ?
l'enfant et sa harpe parlent d'espoir :
empiétons, à leur suite, sur demain.

SAÜL, riant.

Oui, oui ; on entend, plaisamment, parmi le peuple :
« Saül est-il aussi un d'entre les prophètes ?... »
...Car je fus jeune, autant que celui-là
dont l'insolente beauté ferait une fille,

sans la force virile qui roule sur ses bras...
Moi, j'étais grand, et plus grand de la tête
que tous les bergers d'Israël ;
désormais, toute femme allaite
de ces mignons bouclés
qui chantent sur la harpe iduméenne !

DOEG, bas à David.

Chante, sans t'émouvoir.

SAUL

Oui, je suis prophète et je sais
— mieux que cet autre qui naîtra du crime royal
du beau joueur de harpe que voilà —
je sais que tout est vanité,
et l'avenir et le passé...
Ton chant bourdonne comme un vent d'été...
Je marchais dans le soleil, j'étais ivre
de tous ces blancs chemins qu'il fallut suivre
à la recherche des ânesses de mon père ;
mon sang fermentait dans ma bouche amère ;
mais je portais si haut la tête, que le vieillard,

cherchant un roi, à tout hasard,
me sacre devant tous, d'autorité !
et, monté sur la pierre de sacrifice,
me verse au front l'huile et le nard ;
on riait : car un roi semblait bizarre
en Israël ;
et moi, j'ai ri, d'abord,
avec mon peuple curieux d'un maître;
et puis, la victoire est venue, le rire aux lèvres ;
c'est elle qui fait les rois sans qu'on proteste :
elle fut ma concubine, au scandale du vieux prêtre
qui l'a maudite et traquée de ses gestes
sacerdotaux !

DOEG

Tout cela ! qui n'a payé, pour le connaître,
—en or, en sang, en larmes — son écot ?
Nous parlons d'hier, encor, Saül, prophète,
prophétise !

SAUL

Montre ta main, que j'y lise :
demain, Doëg, demain ?

tu passeras au fil de ton épée
vingt-deux qui porteront l'éphod de lin.

DOEG, à David.

Plus haut, plus vite! petit pâtre;
qu'il ne s'entende pas!

A Saül.

Tu plaisantes sans joie;
qu'importe-t-il de nos disputes?
tu souffles dans les cendres mortes de l'âtre:
veux-tu nous aveugler?
va-t-on prophétisant le jour qu'on a vécu?

SAUL

Me crois-tu fier d'être la cendre?
c'est elle qui est amère dans ma bouche:
Demain?... c'est celui-là!
A travers la rosée de mai
soudain évaporée,
je vois...

DOEG

Plus bas!

SAUL

Soit; je te dirai tout, à demi-voix;

écoute :
cette musique m'exalte et me déchire,
tant elle est douce et pure...
Qui m'a mené ce pâtre avec sa harpe ?
Ne sais-tu pas
combien une aube d'avril
accable d'angoisse?
fait mal de tout l'espoir
qu'elle évoque en riant de ses dents blanches?

DOEG

Ah ! la belle journée, Saül !

SAUL

Doëg, qu'est-elle, cette journée,
pour qu'on la choie ?
qu'est-ce que cette heure morte-née,
pour qu'on la berce comme un fils de roi ?
Et l'or de cette aurore, qu'est-il,
pour qu'on le thésaurise ?
Qu'importe à nous ce qui sera ?
on est prophète à trop bon compte :

Ce fruit, si tu n'y mords, pourrira, ô Doëg !
le beau jour d'hui s'efface avec ton ombre ;
vas-tu respecter ton ombre illusoire ?
au point d'y croire ?
Tu as beau parer ta vision du monde
d'éternité :
ta vision s'éteint avec tes yeux que ferment
les forces de la vie où s'attardait
ton pauvre étonnement du bel été
ou de l'automne au sourire fardé
ou de l'hiver qui pleure de ses yeux ternes...
Perds-tu la mémoire, comme un esclave ivre ?
Qu'il soit vêtu de poupre et d'or
— comme cet hier royal que tu penses revivre —
qu'il naisse victorieux dans l'aube que voilà ;
Demain, c'est Ghilboa !
Demain ? c'est toujours notre mort, Doëg ?...

DOEG

Entends donc comme revient, persiste et meurt
la sourde note qui vibre au bas des cordes :

elle prolonge sa rumeur :
comme un pilier où s'enlacent et se tordent
les claires floraisons des notes hautes !...

SAUL

Non...
Mais ne vois-tu pas, à travers la buée
des larmes vaines de tes yeux?
c'est l'insolente certitude qu'il faut tuer,
Doëg!
le Roi prophète et prêtre,
la père d'un dieu !

DOEG

Quel rêve monstrueux l'égare?

SAUL

Ne vois-tu pas, au cadre de sa harpe,
là-bas, dans le soleil,
— comme on regarde d'une tour —
ne vois-tu pas, contre son profil pur et calme,
le visage impudique de son amour?

DOEG

Ferme les yeux.

SAUL

Si je ferme les yeux...
la nuit d'été soupire entre les palmes :
celui de qui doit naître un dieu
fait égorger, au loin, l'homme dont il prend la femme...
Cela te plaît-il mieux?

DOEG

Écarte donc, Saül, ce rêve infâme!
il n'est pas digne que tu blasphèmes.

SAUL, rouvrant les yeux.

Et c'est ma mort, à moi, qu'il faut que j'aime?
Vas-tu me maudire — comme le vieillard Samuel? —
pour n'avoir pas exterminé tout l'avenir
d'opprobre sanglant et de haine pieuse
qui rougit cette joue et chante
sous ces deux mains...
harmonieuses...
Non!
Voyez donc l'Agneau de Benjamin!

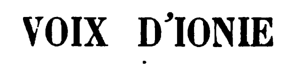
Il saisit une arme.

DOEG

Arrête ! il est-fou... Saül!...

SAUL, lançant le javelot qu'esquive David.

Je veux tuer Demain !...



VOIX D'IONIE

NOTE

—

Le Lecteur qui se plaira à cette suite de poèmes y aimera voir cet enchaînement :

Le délire de Tantale : L'ASPIRATION.

Pasiphaé : L'ÉQUILIBRE.

Galatée : L'ŒUVRE.

Les noces d'Atalante : L'AMOUR.

La Sagesse d'Ulysse : LA RÉALITÉ.

La forme, usant de tout le clavier verbal de la Langue d'Oil, épouse plastiquement les sinuosités de ce développement et va, de la strophe lyrique, au verset parlé.

F. V. G.



LE DÉLIRE DE TANTALE

I

J'ai gravi leur olympe lentement,
ainsi qu'on marche vers le crime bienfaisant :
du pas sûr de celui qui dédaigne la mort,
ayant jeté la gourde épuisée de la vie ;
et je me suis assis entre les dieux,
l'un d'eux, peut-être !
dès que le sacrilège eut porté à ma bouche
la coupe de Phoïbos et la pulpe du fruit
que cueille, à l'arbre d'or accoudé sur sa couche,
le geste parfumé du bras blanc d'Aphrodite.

Ils pouvaient faire,
ils pouvaient faire de moi un dieu,

comme eux :
un pauvre dieu scellé à quelque socle,
le triste dieu d'un vice, d'une vertu,
dont on se moque !
Or, ils m'ont enrichi d'un or perdu,
souillé, broyé au pied brutal des heures,
fondu au creuset de la honte,
sali des pleurs de la déroute,
oublié, rejeté comme un fruit vide,
comme un flacon en poudre sur la route :

Ils l'ont relevé, façonné, poli,
cet or splendide :
ils y versèrent de leur propre nectar
et m'ont tendu, pour que j'y boive à même,
sans l'épuiser !
ton éternel poème,
coupe de ma jeunesse éternisée !
Ah ! j'en ai ri aux larmes, sans feinte,
si bien qu'en me voyant

ils frémissaient de joie,
se disant : « Il en devient fou, le voici seul ;
et comme il a changé !
sa torture est extrême :
nous sommes trop vengés. »
— « Non, laissons », dit un autre, « car il ne peut
mourir ;
calmes
et sans appréhender qu'il y défaille,
jouissons d'un supplice si beau
qu'il participe de notre immortalité... »

Et ils s'en sont allés
dormir au fond de leur grand mausolée,
dormir leur vie divine,
au fond de leur tombeau !
Je restai seul avec ma joie terrible et nue
qu'une aile frôle :
j'ai tressailli quand la mort m'a quitté,
comme un manteau qui glisse de l'épaule ;

L'aurore de mon immortalité
brillait, brasier d'étoiles chues, au ras des faîtes !
Si j'étendais les mains,
d'un geste encore humain, pour protéger mes yeux,
il filtrait de la joie entre mes doigts :
comme d'une lyre où vont les mains pures du poète ;
ma joie,
elle croulait toute d'étincelles,
roulait à l'infini, fleuve de pourpre,
si bien que j'élevai les mains, émerveillé,
et saluai d'un cri d'effroi
le jour d'éternité et de délices
où je dois vivre, enfin, la fable,
le supplice et la joie terrible et dieudonnée
du désir inassouvissable :
la passion de vie en ma chair incarnée !

II

Comme l'automne en sang dans les érables d'or,
l'aurore pousse l'incendie énorme
au ras de l'horizon, de nue en nue...

Et, sourdant de la mer de feu
— Anadyomène —
et de l'embrasement de quelque Troie,
ta forme, Hélène,
a surgi, vierge et nue,
et je l'ai reconnue...
ma joie !

O jeunes heures d'Ionie
assises au seuil des portes
du printemps ;
voix claire des flûtes liées qu'emporte
un vent, bleu du baiser des Cyclades assaillies
— telle ma lèvre attardée à ses lèvres s'est fardée
en un baiser qui mord, —
Vent d'aube et d'occident, ô vent des îles !
mêlant, contre nos marches d'or,
à la neige arrachée au vol blanc des mouettes
la pâle effloraison des amandiers qu'il pille ;
mêlant, pour l'éternelle fête des étés,
— comme en un rythme sûr un philtre de poète —
au parfum lourd des myrtes, le sel des voluptés...
Pieds légers qui posiez au marbre tiède, orgueil
des vingt ans et des printemps et des mers...
Vous voici éternels !...

III

Écoute !...
L'aurore bruit de maintes lyres :
les siècles chantent ;
la musique par quoi saignèrent nos voluptés
m'assaille ;
elle sourd vers nous comme un grand jet irradié
d'un sang si frais qu'on en frissonne en sanglotant
et sans que j'en défaille !

Regrettes-tu les longs soirs indolents
où je chassais de lassitude les luths,

affaibli de la voix des hymnes,
et ne sachant
que rouler vers la nuit mon cœur comblé
d'un chant de flûte ?
— comme un ivrogne qui rejette le vin.
immonde et bestial,
vaincu et vil...

Écoute !...
Le vent s'avance sur les blés
qui crissent...
la voix des pins d'Ida s'élève et toute
la forêt aux paroles oubliées
chante
sans t'accabler de son délice ;
et c'est la mer qui roule et pleure
et scande d'un éclat chaque plainte lente...
Encore !
Nous boirons, si tu veux, des jours sans heures,
le vin sonore,

sans étancher la soif, ni fatiguer l'ivresse
— le vin mélodieux qu'écrase au seuil du soir
la roue sanglante du Char
que l'ombre presse...

IV

Mon vaste amour, quelle barque au loin des îles
t'emportera ?
Quelle blonde chair de fille
viendra t'étouffer de ses bras fragiles,
collier d'une nuit vaine?
Quelle étreinte d'une heure t'épousera
selon la misère de la joie humaine,
te rejetant épuisé comme un fruit ?
Ici, ton flambeau brille du crépuscule à l'aube ;
et tu te lèves dans l'aurore farouche,
arrachant des deux mains les splendeurs de ta robe,
conviant l'univers au baiser de ta bouche,
ivre de douleur et de joie mêlées

(comme on marie deux boissons dans la coupe)
la poitrine tendue aux étreintes ailées !

Ici, où s'ouvre le portail du jour
d'éternité,
sois fort, plus que la mort, mon vaste amour ;
hausse-moi, sans crainte, devant les traits de l'astre,
comme une cible :
ne suis-je pas invincible,
étant insatiable ?
Rien ne me lassera selon ma chair passible
de toute la torture éperdue de la vie :
l'œil clair fixant le rêve éblouissant de l'astre
ne peut s'éteindre comme un feu-follet de l'herbe ;
ma paupière se lève sur les siècles
qui roulent sur l'horizon leurs chars superbes
fleuris de gloire et d'or, de chair et de génie,
pesant sur leurs essieux sonores du poids des gerbes
qu'engrange, pour ma faim, que rien ne rassasie,
le geste prophétique de l'éternelle vie !

Le grand jour monte autour de nous et nous traverse,
comme un cristal la flamme ;
l'espace nous verse
ce vent d'été chargé du rire des roses
— comme le vin au cratère de la vie ancienne.
Exulte et ose,
ose ta joie, hésitante Pensée :
nous pourrions boire l'air embaumé comme un philtre,
durant cent fois mille ans,
sans que tu dises : assez !

V

Oui, je me retournais vers Sardes,
ainsi, jadis, du seuil de mon éternité :
derrière les nuées,
— tour de porphyre contre l'aube hagarde,
torche sanglante, glaive pollué —
mon bûcher funéraire levait sa flamme haute ;

Or, Tantale étant mort, je fus les autres :
dieu sans repos, homme éternel ;
et, telle la pensée,
de génération en génération,
devient le penseur même,
étant la forme où s'est transfigurée son âme ;

tel le poète se fond en son poème,
ainsi, je fus les dieux qui m'ont créé :

Aphrodité, l'insatiable amour,
plaie vive que nul baiser ne cicatrise;
Arès, la haine
qui boit le sel du jeune sang lourd
et ne peut étancher la soif qu'il en avive ;
le Zeus qui crée,
infatigable, jamais satisfait
de l'œuvre éternelle où son rêve se transforme,
à jamais imparfaite étant perpétuelle;
Athéné, la sagesse en quête de savoir,
déchiffrant à jamais l'œuvre vivante
à mesure qu'elle se développe, volume déroulé,
fleuve éternel aux mille reflets informulés ;
et l'agile Artémis qui court dans le hallier,
et, devant elle, des proies se lèvent
multipliées dans l'aube d'un nouveau jour !
Héphaistos, le brutal façonneur du rêve dur

que broie la dent des âges et qu'il reforme
obstinément de son vain geste obscur ;
Poséidôn, sans repos, de rive en rive poussé ;
et Hermès qui s'en va porter son vol
toujours ailleurs, et tourne autour du monde :
mais Phoïbos surtout, le grand dieu fol,
ivre de l'infini qu'il sonde,
dont le chant centuplé se brise et plane
sur l'indéfinie mélodie des sphères...

De siècle en siècle,
je fus l'un, puis un autre, et tous :
j'ai resserré tout l'être autour de mon désir
radieux, farouche, apeuré, amusé ;
m'identifiant le lambeau d'infini
que chaque jour j'arrache à la durée ;
ce qui de moi était épars en eux,
se soude et se confond en moi ;
en moi, le vieil Olympe mélodieux
— comme une ronde s'éploie —

s'unit, danse sacrée, se noue
du bras passé au bras ;
et, que le cercle se resserre, que la ronde se close,
épaule contre épaule et tempe contre tempe,
joue à joue,
toutes lèvres tendues vers l'unique baiser :
je suis la vivante Unité des choses,
l'Énergie qui s'étreint,
le Désir éternel sur soi-même ramassé,
le dieu qui trouve en soi sa fin...

Que la ronde s'écarte et tournoie,
liée à bout de bras,
des doigts noués aux doigts
ou de l'étreinte seule des mains,
au chant des rires :
mon désir élargi se fragmente en délires,
je sens en moi naître ou renaître
des veilles sans nombre, d'infinis lendemains ;
le vaste monde

en moi se déifie ;
les horizons aux horizons se fondent ;
la douleur et la joie,
la gloire avec la honte,
les contraires en moi s'identifient
sous le grand jour perpétuel qui monte...

Car, dans les fibres de ma chair éternisée,
comme aux cent cordes d'une lyre immense,
court, vibrant, du grave à l'aigu,
perpétuelle, inapaisée,
la mélodie continue de la Vie !
Mon sang intarissable saigne l'effroi
de l'éternelle aurore où je convie
tout ce qui rêve vivre à se joindre, ravi,
au tournoîment de mon âme ivre,
au Désir, à la Joie
inépuisable, inassouvie...

PASIPHAÉ

Dans le palais du roi Minos, l'atelier
du sculpteur Dédale.

PASIPHAÉ

... Une heure à vous donner, avant le môle...

DÉDALE

A l'œuvre, donc !
et, de cette heure rayonnante,
je pourrai faire un peu d'éternité,
si je remplis mon rôle
comme vous le vôtre.

PASIPHAÉ

... et pourrai-je parler ?

DÉDALE

Parlez, riez, soyez une autre
à chaque instant,
tout en restant vous-même :
que je poursuive,
entre les reflets changeants qui vous diadèment,
la face radieuse de la beauté vive.

PASIPHAÉ

On parle à qui vous est indulgent par amour
complaisamment, comme à soi-même ;
je sais que vous m'aimez à votre guise,
sans souhaiter que je vous aime à ma façon :
la joie de vos regards, Dédale,
est un miroir qui mire ma gaîté.

DÉDALE, tout en travaillant.

A merveille !
Telle une eau sombre s'éclaire et brille
quand s'y plonge le visage du soleil...

PASIPHAÉ

Je ris, vous riez ;

mais je sais comment vous m'aimez, Dédale;
voilà pourquoi je puis vous dire, à vous,
mon grand désir...
vous êtes un peu fou...

DÉDALE

La folle !

PASIPHAÉ

Je suis sans contrainte avec vous,
je bavarde à mon aise ;
parce que vous m'aimez et qu'en retour
ne pouvant vous donner qu'une amitié rieuse
je repose à l'abri de vos philosophies.
Vous savez : les grands mots pompeux contre l'azur
que vous déclamiez, hier ?
« Il n'est d'amour que partagé.
« Il n'est d'union — vous l'avez dit —
« sans ce grand brasier où confondre
« les cœurs d'airain en un lingot plus pur
« et riche, hélas ! que l'or fin de Lybie. »

DÉDALE, souriant.

Vous suivez donc les rêveries que je débite ?
ce serait déjà trop ; mais vous en souvenir !

PASIPHAÉ, sérieuse.

Je les médite,
même...

DÉDALE, se recule et contemple son œuvre.

Pasiphaé, fille de Phoïbos,
il émane de vous une lumière parfumée :
vous rayonnez !
Êtes-vous sûre que les roses n'éclosent
quand vous passez
parmi la roseraie qu'embaume votre marche ?
Pour moi, je l'ai dit et redit...

Il reprend son travail.

Gardez cette attitude !...
Je sens vos regards, à travers ma chair,
épanouir au jardin de mon âme
des fleurs de certitude :
comme la chaleur d'un vin sans ivresse,

votre beauté délivre ma pensée
au point qu'usurpant le frisson des sens
elle domine mon être,
et fait du désir dont elle s'est nourrie
— nectar ! —
sa substance,
en crée une autre vie
qui palpite et circule aux filons froids des pierres,
dresse, en riant, des dieux qui, d'un grand geste,
rejettent le linceul du marbre et marchent
émerveillant un peuple prosterné...
non certe à tort : voyez !
incarné en vos rires,
à travers tous mes sens, jusqu'en mon âme,
c'est Phoïbos qui rayonne et, de mes mains,
va créant sa divinité !

PASIPHAÉ, dont le regard erre à travers l'atelier.

Je suis amoureuse de vos dieux de pierre,
Dédale,
car, malgré votre austérité,

vous êtes un voluptueux étrange :
si je vous comprends mal,
au moins je sens que, si vous m'aimiez comme un autre,
je serais vite lasse de vous ;
tandis que, tel que vous voilà,
je puis vous aimer indéfiniment,
ainsi qu'on aime un bosquet clair où l'ombre est fraîche,
où la fontaine — si l'on s'y prête —
vous mire plus belle, vous fait un visage calme
et qu'on regarde, curieuse,
à se rêver une autre.

DÉDALE, qui modèle fiévreusement.

Quelle lumière entre vos boucles rejetées !

PASIPHAÉ, après un silence.

Il est une chose, Dédale, dont je m'étonne :
c'est que Minos vous plaise,
lui qui comprend si peu votre œuvre
qu'il y verrait, je crois, très volontiers,
la fantaisie de l'architecte ingénieux
qui se délasse

— à la manière des femmes qui brodent et rêvent —
du beau calcul utilitaire.

DÉDALE, sans quitter son travail.

Voulez-vous bien vous taire !
Si je vous répondais, Pasiphaé,
vous regretteriez, peut-être,
qu'on ne vous aime comme un simple amant
— comme Hercule, Aglaé —
silencieusement;
vous seriez vite lasse à trop connaître
tant de philosophie !

PASIPHAÉ

Peut-être ;
mais parlez-moi comme pour vous-même ;
parfois j'aime écouter des choses plus hautes
que celles qu'on se gazouille d'homme à femme ;
si je vous entends mal,
le son de votre voix bercera quelque rêve ;
pour m'ennuyer, je vous en défie bien :
dès qu'on devient ennuyeux, je n'entends plus rien.

DÉDALE

C'est bien ainsi que je travaille ;
quand le modèle bavarde,
je n'entends, souvent, que le sourire de ses lèvres.

PASIPHAÉ

Ah ! Prenez garde :
vous vous froissez, je crois ;
parlez donc sans ambages, comme moi ;
je vous dirai, après, sans souci qu'on m'écoute,
mon grand désir...
Pourquoi vous plaisez-vous avec Minos ?

DÉDALE

Minos est un esprit admirable et loyal ;
je pourrais, presque de bonne foi, vous demander :
pourquoi ne vous plaisez-vous pas avec le seul Minos ?
Je sais bien ce que vous diriez :
à force d'être les contraires
vous vous entendez mieux de loin ;
ne vous gênant jamais de vos pas divergents
comme ceux qui suivent la même route.

Moi, je vous aime tous les deux,
pour des raisons pareilles :
parce que mon âme est double.

PASIPHAÉ

Lequel aimez-vous mieux?

DÉDALE

Jugez-en par vous-même...
Ne posez pas : je suis vos mouvements...
Quelle eurythmie !...
L'art est si vaste, Pasiphaé,
qu'il enveloppe en soi tous les contraires :
la Vie, la Mort,
l'Amour, la Haine,
Minos, Pasiphaé...
et les confond dans son identité ;
son mouvement est double :
— selon la loi cosmique des équilibres —
il amasse et projette, détruit, restaure;
le Poète, fils de l'Art,
s'il brise et nie la loi caduque,

apparu, frémissant, au seuil d'un siècle,
comme des cimes jaillit une aurore,
le poète s'adore en vous qu'il aime,
Pasiphaé, libre élan de la joie ;
mais, rigide et farouche, juge suprême,
il porte en son cerveau la loi nouvelle
et l'ordre impérieux que nul n'élude :
il aime Minos et sa certitude...
Comprenez-vous ?
Fille de Phoïbos,
Lyre vivante,
rire, parfum, lumière,
forme mobile de la joie,
ô flamme inconsumée ?

PASIPHAÉ, acquiesçant d'un sourire.

Je suis la mieux aimée.

DÉDALE, poursuivant.

Peut-être ; mais la fièvre d'Apollon
est clairvoyante,
et si j'accueille ta joie,

Lumière,
sans fléchir ni trembler,
c'est que la force innée
qui gonfle d'orgueil ma pensée sans ombre
est à la mesure de ta violence !

PASIPHAÉ

Non, te dis-je !
mon désir est plus vaste :
il déborde ma volonté :
ton génie, ouvrît-il les ailes dont tu rêves,
ne peut le suivre ;
sa course dépasse toute route ;
conçois, jusqu'au vertige,
le sidéral abîme que tu scrutes :
mon désir est plus vaste...
Écoute !...

Au dehors, la rumeur d'un cortège grandit, éclate et s'éloigne.

C'est mon désir qui passe !

DÉDALE, *ironique.*

Vous êtes modeste, Pasiphaé !

Un navarque victorieux qu'un peuple acclame,
un matelot brutal...

PASIPHAÉ, immobile, les yeux au loin.

Il est la mer, le large, l'horizon, Dédale ;
l'aventure, la gloire ;
l'inconnu affronté dans la tempête ;
la vie non acceptée, la vie conquise
et qu'on façonne, ô pétrisseur de terre,
de tous les éléments ravis aux sorts ;
il est le mépris et le meurtre,
le geste qui viole la victoire,
il est la Guerre !
où s'anoblit jusqu'à la honte :
il est le crime bienfaisant...
Mon grand désir, c'est lui
... ou tout autre qui le surpasse...

DÉDALE, qui la contemple.

Tu es belle comme une aube orageuse,
comme le vent de mer qui monte dans le matin !

PASIPHAÉ, se retournant du seuil du portique.

Toi, vous, Dédale !
j'aurais pu croire en vous, songeant :
il conquiert, à toute heure, une heure de la vie qui sera ;
sa pensée crée la forme des choses à venir ;
non pas coordonnant, comme Minos,
réalisant au geste de l'ordre
un bonheur possible et prévu ;
mais balayant d'un souffle printanier
la plaine monotone de la vie,
y construisant des débris de tombeaux
un temple insoupçonné aux choses irrêvées...
Non pas à dire : ceci est bien, ceci est mal ;
non pas : ceci est salutaire et juste ;
mais : voici qui est selon la beauté !
ce fût-il la mort même,
le blasphème terrible,
le meurtre sacrilège des dieux suprêmes !

Ironique.

Mais ton cerveau ordonnateur
balance au double plateau de la loi

ta frénésie prudente, ta raison ivre !
Ton rêve de beauté hésite et s'évapore
au premier rayon de l'aurore qui précise
ton geste stérile et gauche ;
cependant que, là-bas,
sous cette même aurore qui grandit,
un matelot brutal,
du signe impérieux d'un glaive incendié,
réalise la vie, que te fit entrevoir
ton génie inutile.

DÉDALE, maître de soi.

Tu vêts du masque de ta passion
un geste étroit ;
tu prêtes l'éclat de ton regard ébloui
à l'ombre d'un caveau.

Désignant l'horizon par delà le portique.

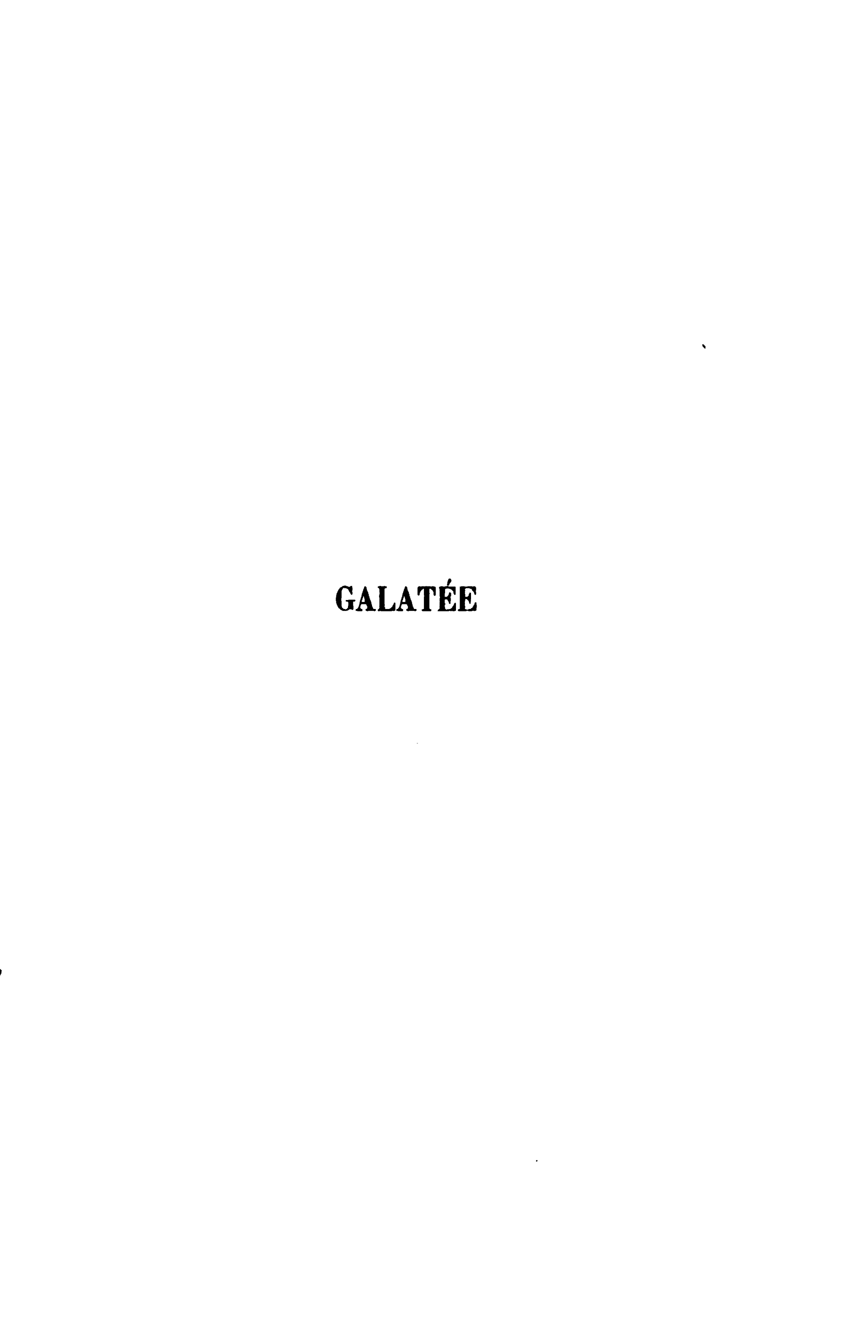
Regarde !
que si, comme Phoïbos porphyrogène,
tu peux étendre sur la vie
le voile royal où tu t'es drapée

et t'exalter à voir, tout au travers,
le jeu transfiguré des choses basses ;
prends d'autres motifs à ta joie farouche :
un geste humain qu'on magnifie
n'est jamais à la mesure de nos rêves ;
vois ce vaste horizon que peuple à peine
la multiplicité des dieux, la plaine
que broute un bétail innombrable que l'ombre double ;
épouse l'infini des pâturages :
élargis ton désir démesuré,
accorde sans effort ton trouble surhumain
aux palpitations charnelles du couchant,
et, comme Phoïbos, ton père,
se fragmentant, embrasse l'empyrée...
M'écoutes-tu, Pasiphaé ?...

PASIPHAÉ, d'une voix sourde.

Non...
Tes paroles font un bruit de sable ;
l'heure s'écoule au sablier de la parole,
irréparable, vaine et folle ;

j'écoute le silence, face à face ;
mon grand désir, entre mes dents serrées,
plisse ma lèvre comme une herbe amère...
un souffle chaud m'empourpre, un grand frisson me glace...
N'entends-tu pas? est-ce la mer?...
... Comme un Mugissement... emplit l'espace...



GALATÉE

Dans l'ombre du portique qui domine un paysage, la statue s'étire ; elle tient une rose entre les doigts, de l'autre main, un miroir ; Pygmalion, un genou en terre, la contemple.

GALATÉE

Et penses-tu que ce beau conte
me satisfasse ?
et que de rire, ainsi, sans honte,
entre tes bras,
suffise à mon étonnement de voir
ces ombres courir sur la mer ?
les ombres noires
des blancs nuages éblouissants ?
que l'ivresse de la rose que j'aspire
— couleur du sang jailli au doigt qu'elle a blesse —

étourdisse l'éveil tardif de ma pensée ?
quand, de ma langue appariée à son pétale,
j'en goûterais la somnolence douce-amère ?

PYGMALION

Ta bouche est une rose qui parle ;
la saveur de ton sang rougit sur ta lèvre ivre ;
n'avais-je fait d'ivoire cette main pâle
qui confronte à ta joie sacrée
l'image de ton rire ?
que puis-je dire
— hors le poème qui te crée —
que puis-je dire qui vaille
la surprise de vivre ?

GALATÉE

Je ris ; tu railles ;
mais, ni la mer mobile et diaprée,
ni mon rire fleuri au miroir de cristal,
ni cette rose, son reflet,
mêlant sa fine haleine au souffle qui l'efface,
ne trompent mon inquiétude :

ta bouche qui m'effleure me laisse
l'avidité du désir qu'elle appelle ;
penses-tu que les paroles que tes lèvres tressent
autour de moi, comme le voile qu'on éploie
à l'entour de ce marbre frêle,
m'incitent à plus de calme joie?
atténuent la splendeur qui me révèle?

PYGMALION

Et moi,
bien que j'enlace de mes bras
ta beauté que le dieu délivre
du pâle ivoire où je l'avais sculptée ;
et que je serre sur ma joue ta hanche tiède
de la tiédeur des soirs d'été ;
et que le parfum de ta chair m'enivre ;
et que tes yeux baissés mirent sous leurs cils
mon long regard épouvanté, de suivre
au fond de leur azur d'avril
le vol lointain de mes pensées,
d'y voir passer sur ton âme d'hier
plus d'ombres et de clartés

qu'il n'en flotte, là-bas, sur cette mer :
ah ! bien que je t'écoute, t'ayant parlé,
ma statuette !
crois-tu donc qu'à t'entendre rire
je sois la dupe de ma joie amère ?
Que puis-je dire,
hors ce beau conte de poète ?

GALATÉE

Laisse donc : que je me reprenne, émerveillée ;
tais-toi : le silence est immense autour de nous ;
éloigne, aussi, ces fleurs qu'un souffle a défeuillées ;
dénoue tes bras puissants et doux :
si, couvrant de mes mains mon cœur plus calme,
je referme les yeux sur l'heure ensoleillée,
je puis
(qui sait ?)
je puis me souvenir de qui je suis...

PYGMALION

Reste immobile, ainsi ;
je t'évoque encore

telle que je t'ai connue aux jours d'alors :
car, dès mon premier rêve, ta forme pâle et fine
m'éblouissait parmi les embruns irisés
d'où surgit la Divine :
ta forme entr'aperçue, là-bas,
guettée, devinée presque et perdue, tour à tour,
tout un long jour, sans que j'en fusse las !
Puis soudain, quand je croyais la saisir,
une ombre brusque enveloppait
la mer, et l'œuvre de mes mains,
et mon délire,
du manteau de la nuit où, jusqu'au lendemain
mon songe
— te dévêtant, sans honte, d'une joie
trop proche et tressaillante et moins ailée, —
a créé d'un mensonge
ta nudité émerveillée !
« Car je la veux — disais-je — immatérielle
et qu'elle assume, de jour en jour,
la robe de beauté que, fil à fil,
je tisse, ainsi, pour elle,

de ma seule ardeur de la vouloir belle. »
Je faisais, de la sorte, ma vie
haute et claire et si tendre
que j'en ai concentré les heures
pour n'en faire qu'un jour qui valût des années
— ainsi, de mille roses consumées, demeure,
sur l'autel tiède aux lèvres qui l'effleurent,
un peu de cendre,
un peu de cendre parfumée...

GALATÉE

Ah ! maintenant je vois, de mes yeux clos ;
je vois pâlir la mer, là-bas, entre les pins ;
je vois les pins si noirs contre le grand ciel grave,
que, sans le chant perpétuel en eux,
je ne saurais redire ce qu'ils savent...
Chut ! d'autres voix s'écoutent :
comme une angoisse les confond ;
amère volupté du baiser double,
prière mendiant la joie quêtée
jusqu'entre d'autres lèvres qui murmurent

la supplication qu'elle y étouffe...
d'où sais-je donc ces choses?
d'où sais-je que rien ne dure?

PYGMALION, à mi-voix.

Angoisse printanière, lèvres qui s'osent,
joie que j'ai mendiée...

GALATÉE

... Le printemps sème sur la mer
la neige défleurie des amandiers;
le soleil court entre les vagues lentes
(j'avais pensé des milliers de dauphins d'or).
On chante...

PYGMALION, à mi-voix.

On chante encore!

GALATÉE

... On chante, au large, et, par bouffées,
la brise, fraîche à la joue qu'elle effleure,
nous jette, en pluie de fleurs,
le refrain clair de la chanson
dont elle sème ailleurs les mots sans suite...

Ah! qu'elle est douce et sonore et pareille
au vague amour sans but, sans fin, sans trêve,
sans mesure, sans limite...

PYGMALION, à mi-voix.

... nos pas effacés sur la grève...

GALATÉE, ouvrant ses yeux vers l'horizon.

Le chant s'est perdu dans le silence étonné ;
le vent se lève ;
il semble que je nais !...

PYGMALION, la tête contre les genoux de Galatée.

Tu naquis de l'étreinte de mes mains,
deux mains d'angoisse qui se rejoignirent
ayant cherché, en vain, l'étreinte d'autres mains,
et qui tordaient, dans l'ombre, leurs doigts meurtris,
ensanglantant les cordes de la lyre !
doigts pétrisseurs de glaise,
doigts cripés au ciseau,
doigts gourds de manier la masse...

GALATÉE

Que l'horizon est vaste !

PYGMALION

Tu naquis d'une ivresse que n'égalent
ni toute l'immense joie mobile aux horizons,
ni l'amertume des mers;
car cet été lascif qui brille et brûle
l'ombre incendiée de la pinède,
ne mêla son arome à sa clarté
qu'autant que mon ardeur lui fut en aide:
en ma narine et contre ma chair nue,
l'offrande de sa volupté,
— magnifié, anéantie,
selon que l'accueillit mon étreinte virile,
ou que la méprisa mon grave orgueil farouche —
ne fut qu'un geste, fécond ou stérile:
Joie, qu'es-tu ? hors le baiser de ma bouche?

GALATÉE

La mer luit comme un seuil de marbre
au pied de ces grands arbres en deuil...

PYGMALION

N'es-tu pas lasse?
veux-tu m'entendre encore?

GALATÉE

Je ris d'entendre rire, là-bas, un oiseau d'or :
ah ! penses-tu qu'une parole me satisfasse?

PYGMALION

Lis donc de tes yeux purs la destinée :
oui, tout est vrai du conte merveilleux ;
que vois-tu qui le contredise ?

GALATÉE

Rien !
car, je vois, d'ici, à travers les cityses,
en contrebas,
je vois, entre ces pavots proches
dont flambe sous le soleil la double torche,
je vois, mobile, dans l'ombre bleue des arbres,
blanc et mobile au seuil de la prairie,
un dieu de marbre,
un dieu qui rit !
Il est si près de mon émoi, s'il me regarde,
qu'il semble que sa main me touche...
... est-ce qu'il me voit ?

PYGMALION

Accueille le frisson de la mer d'avril
et l'ondulation des herbes tendres !
enivre-toi d'entendre
le bruissement des pins mélodieux ;
aspire les parfums en qui tressaille
comme un grand rire audacieux :
ma statuette, la vie t'assaille !

GALATÉE

Il vient, il passe entre les pavots enflammés...
Il est debout au pied de la terrasse...
Je suis aimée !...

PYGMALION

Herbe d'avril foulée où roule tout extase,
comme tombe au verger le fruit qu'un souffle cueille,
vous redressez vos fleurs pour l'éternel accueil...
Ma déesse d'ivoire, debout au seuil fatal,
le reflet d'une flamme va jouant sur ta joue,
s'éteint, renaît encore, t'empourpre ou te fait pâle....
Ainsi, le soir, jadis, la torche de mes veilles

t'illuminait pour mon inquiète pensée :
et, tantôt, tu t'effaces, et j'en reste insensé ;
tantôt, tu te révèles, et je m'en émerveille !
Immobile, debout sur le socle, tu lèves,
vers tes yeux sans regard, un miroir inutile...
Désormais, c'est là-bas que se mire ton rêve :
ma flamme intérieure t'illumine : tu brilles !
La palpitation de ta gorge soulève
les fruits sacrés cueillis au verger de mon songe ;
et ces mains, que tu tends vers d'autres mains tendues,
sur la lyre diront les voix inentendues
des flots, des grands pins durs contre le ciel d'été,
les rumeurs de la vie en l'aube confondues,
l'herbe bruissant d'amour jusqu'en la nuit d'été,
tout ! sans quoi, ma pensée, tu n'aurais pas été...
Et moi, me détournant vers l'ombre, que j'écoute
ton doux pas se mêler à son pas sur la route
et votre rire, plus lointain à chaque coup
que bat mon cœur selon la mesure des flots
berçant, au rythme égal de leur éternité,
l'heure immobile à qui j'ai ravi ta beauté

agile, telle qu'en elle, de printemps en printemps,
un jeune dieu nouveau se connaisse l'amant
— par toi, reflet divin que j'ai capté pour lui —
de ma Joie, vierge étoile au seuil d'or de la nuit.

LES NOCES D'ATALANTE

Hippomène, debout auprès de l'arbre qu'il sape, s'appuie sur sa cognée ; un ramier, percé d'une flèche, vient s'abattre à quelques pas de lui ; il s'avance vers l'oiseau mort ; Atalante, au même instant, entre en courant, l'arc à la main, se précipite pour saisir sa chasse ; Hippomène, d'un bond, met le pied devant la dépouille.

HIPPOMÈNE

Non !

ATALANTE

Qui donc es-tu, qui parles haut ?

HIPPOMÈNE

Un bûcheron.

ATALANTE

On le devine ;
un bûcheron un peu sauvage, en vérité ;

qui en vient à se croire seigneur de la forêt,
réservant au seul trébuchet qu'appâtent ses appeaux
le gibier qu'il épie aux heures de repos.
Tranquillise ta conscience de veneur :
j'ai pourchassé, depuis l'orée, ce bel oiseau ;
c'est un ramier de Crète ;
il n'est pas de tes bêtes.
Que tu sembles farouche !
Terrible bûcheron, apprends donc de ma bouche
que je suis Atalante, fille de Skénéas.

HIPPOMÈNE

Eh ! que m'importe qu'Atalante soit ton nom ?
Toi, fille ou femme
— galante ou prude —
qui viens, courant les bois et l'arc au poing,
usurper sur la solitude
et sur la paix auguste, et sur la vie ?
N'est-ce donc assez des hommes ?
qu'il te faille chercher la mort des bêtes.

ATALANTE

Le beau poète !
Le beau gardien des solitudes que voici !
et de l'auguste paix et de la vie :
que fais-tu, là, avec ta hache,
sinon d'assassiner ce grand érable ?
Et n'est-ce donc assez des bêtes ?
qu'il te faille la mort des arbres vénérables.
Vois : j'ai réponse à tout !
mais raisonner, c'est peu ; sois plutôt raisonnable ;
donne-moi ce beau plumage ; soyons amis !
Oh, pas pour bien longtemps :
je vais faire comme ce vent
qui rit, là-bas, de ma rencontre, et fuit ;
il bercera, tantôt, le rêve où tu vas vivre
du souvenir de mon ramage !
Rends-moi l'oiseau...

Ils tiennent tous les deux
la dépouille.

et garde-toi bien de me suivre !
Beau bûcheron, on se méfie des sages !

HIPPOMÈNE

Ainsi, jusqu'en la solitude des bois,
le rire hardi des femmes me poursuit...

Il lâche prise.

Teins !...
et maintenant, va ton chemin.

ATALANTE

C'est bien : tu reconnais mon droit ;
— tu fais honneur au beau métier de bûcheron —
mais laisse-moi reprendre haleine, aussi :
je cours, depuis l'aurore, à travers ton domaine !
Si tu me racontais, un peu, ta vie?
Ton nom ?

HIPPOMÈNE

Un bûcheron.

ATALANTE

Mais encore ? Dryotomos ? Mort des Chênes ?
Ou quoi ?

HIPPOMÈNE

Je m'appelais...

ATALANTE

Tu t'appelais ! comme tu m'intéresses !

HIPPOMÈNE

Je m'appelais Hippomène.

ATALANTE

Celui qui hait les femmes? Je sais le reste :
celui qui prit refuge dans la forêt
pour ne plus voir celles qu'il abhorrai ?
Avouons que l'aventure est piquante,
mon pauvre ami!

HIPPOMÈNE

Donc, passe ton chemin.

ATALANTE

Pourquoi?
Tu ne sais rien de moi.

HIPPOMÈNE

En es-tu sûre?

ATALANTE

Je suis plus jeune que ton aventure.
Le croirais-tu ? J'abomine les hommes.

HIPPOMÈNE

Assez railler, fille de Skénéas.

ATALANTE

Railler ? je ne le voudrais pas :
railler le seul homme, peut-être, qui m'approuve !

HIPPOMÈNE

C'est parler vite : je trouve
hardi, et même osé, qu'une fille de roi...

ATALANTE

Eh ! bien, figure-toi
que je suis un garçon,
un bûcheron, un misogyne : ton semblable !
Car moi,
je cours les bois pour fuir les hommes
intempestifs, intempérants, intolérables !
C'est bien un peu ton aventure, en somme.

Tu n'as pas quelque fruit ? j'ai soif :
la soif, entre hommes,

s'apaise à jaser devant une amphore ;
à défaut de vin vieux, n'as-tu pas une grappe ?

HIPPOMÈNE

Attrape !

Il lui jette une grappe de raisin.

ATALANTE

Merci !
On est deux camarades qui causent,
au carrefour.

HIPPOMÈNE

Atalante... je me souviens que, l'autre jour,
Agias, qui m'apporte le pain noir que je mange,
m'a bien dit quelque chose...
de la fille...
de Skénéas.

ATALANTE

Chut ! et qu'en disait-il ?

HIPPOMÈNE

... Qu'elle avait vaincu Pélée, à la lutte !

ATALANTE

C'est ça : tu vois ce que je fais d'un homme ?
Le grand garçon n'était pas fier ;
mais nul autre n'a relevé mon gai défi.
Ça date de l'autre hier. Je craignais pire.

HIPPOMÈNE

Cela suffit :
même à nos jeux virils,
c'est encore une femme...

ATALANTE

Réjouis-toi, triste Hippomène !
Tu détestais les femmes et les filles
ne les jugeant pas tes égales :
les voici qui — sans en être plus vaines —
vous rendent des points au Pentathlone !

HIPPOMÈNE

Elles parachèvent leur gaîté niaise
en rendant ridicules nos agones.

ATALANTE

C'est pour leur... trop d'égards,

que je me plains, surtout, des hommes
— tu penses si tes façons me déplaisent? —
comme si nous n'étions que jouets pour leur vanité,
comme si, d'un seul regard, le beau vainqueur
des cœurs!
nous devait courber sous le joug de son désir!
Voilà pourquoi, d'une ceinture alerte,
du croc de ma cheville ailée,
j'ai pris, sans grand remords, à ce pauvre Pélée
sa couronne de peuplier
— en lui rendant les roses qu'il m'avait offertes,
beau parleur, beau rieur, ironique à souhait! —
N'est-ce pas drôle, Hippoménès?
Accorde, à cette fois, que j'ai le droit de rire.

HIPPOMÈNE

Ris donc! Rions: sommes-nous seuls à rire?
Moi, j'ai donné à rire au roi mon père
désireux que je prisse femme pour lui plaire!
Ah! le rire des filles que tout met en gaîté!
bruyantes, becqueteuses comme des geais:

7.

tout homme leur doit l'hommage de sa liberté
et, si le désir ne le courbe vers leur beauté,
c'est comme un outrage que l'on fait à tous !
Je n'aime ni les brunes, les blondes ni les rousses :
c'est pourquoi je suis bûcheron depuis trois mois.

ATALANTE

Je suis, Hippoménès, ni prude ni galante;
c'est pour quoi je m'en vais, à travers bois,
n'ayant pas voulu faire le choix
d'un époux malheureux entre tous les époux :
l'époux risible d'Atalante !

... Mais, le soleil se penche !
Adieu, Hippoménès ;
peut-être ne nous reverrons-nous pas ?

HIPPOMÈNE

Sans doute.

ATALANTE

Qui sait?...
Mais notre double exemple affermira

et l'un et l'autre ;
et nous nous sourirons, à part nous, quelquefois
— de souvenir —
devant la vanité des prétendants...

HIPPOMÈNE

Et toutes les ruses coquettes des soupirantes !

ATALANTE

Adieu !
Tiens : garde cette penne,
en relique d'une heure saine
où, sans jaser d'amour, un garçon, une fille
ont ri du rire de la brise qui babille
dans l'ombre parfumée de la chênaie géante...

HIPPOMÈNE

Adieu, belle Atalante !

ATALANTE

Belle est de trop ; adieu !

Elle sort.

AGIAS, apparaissant surchargé d'une quantité de menus fardeaux, s'arrête devant Hippomène.

Le prince Hippoménès eût été bien aimable
d'aller chercher moins loin la solitude ;
deux stades de plaine, deux stades de broussailles
rébarbatives,
deux stades à grimper par ces bois inextricables,
ça nous fait bien dix stades ?

HIPPOMÈNE

A calculer ainsi, je pourrais dire :
une heure de cognée, une heure de repos, une heure
à lire
— repos forcé, hier : l'orage fut terrible, ici —
ça fait bien six journées d'ennui.

AGIAS

Je l'avais prévu ; vous vous ennuyez ;
j'ai bon espoir.

HIPPOMÈNE

De quoi ?

AGIAS

Mais, prince, de vous revoir
parmi les hommes que vous fuyez
en haine des femmes détestées.
Savez-vous qu'il y a trois mois que ceci dure ?
— trois mois d'été —
que comptez-vous faire, en hiver,
de votre terrible vertu ?

HIPPOMÈNE

Agias, tu vois plus loin qu'il ne t'est nécessaire.
Qu'apportes-tu ?

AGIAS

Du pain, une outre, un jambon et — tenez ! —
des poires ; et puis,
deux poulets gras, vous l'aviez deviné ?
Ah ! madame votre mère m'a confié
— voyons — ces cerises confites,
et votre père, le roi, m'a glissé sous le bras
ces belles guêtres en chèvre ras.

HIPPOMÈNE

As-tu la cognée ?

AGIAS

Si j'ai la cognée ! mon échine vous réponde !

HIPPOMÈNE

Bon ; tout est pour le mieux du monde.

AGIAS

Et, de plus, j'aurais
des nouvelles, si vous en désiriez.

HIPPOMÈNE

Tu me sais fort peu curieux de tes ragots.

AGIAS

Mais vous les écoutez.

HIPPOMÈNE

Pour te faire plaisir, mon bon Agias,
va, jase, s'il le faut,
mais sans trop me rompre la tête.

AGIAS

Eh bien, pour être net,
la princesse Atalante n'en fait plus qu'à la sienne :
je vous ai dit cette défaite

du prince Pélée dont on a *tant* ri
qu'il fit dire qu'il s'est laissé vaincre
par simple courtoisie ; mais — sans convaincre
personne :
car qui l'a vu souffler et toucher des épaules,
a bien su qu'il jouait à contre-cœur son rôle.
Maintenant, ils sont tous *fous* de la princesse :
il en vient de tous les coins de la Grèce.
Le roi, son père, est assiégé de jeunes gens,
même, quelques vieillards se mettent sur les rangs!
« Il faut choisir », dit-on, de tous côtés.
Alors, appelant la princesse, le roi
veut la mettre en demeure de faire un choix.
« Qu'à moi ne tienne », dit-elle de sa voix la plus douce,
« je choisis qui me dépasse à la course. »

HIPPOMÈNE

La fille téméraire !

AGIAS

Écoutez : jusqu'ici, — serait-ce pour vous déplaire —
sur vingt-deux *partants*, pas *un* n'est arrivé !

ils tombent, ou renoncent restant rivés
sur place, à regarder, fuir, cette Oréade.
Ce n'est qu'un rire !

HIPPOMÈNE

Une dérision !

AGIAS

Ah ! vous avez raison :
de décade en décade,
on se mesure au bord de l'Eurotas
la piste d'herbe drue est battue comme une sente,
tant l'ont foulée de beaux coureurs de leurs pieds
clairs.
Mais elle : c'est le vent, c'est la flèche, c'est l'éclair.
Ah ! qu'elle est belle...
Pardon, mon Maître ;
vous n'aimez pas qu'on parle, en vieux poète,
de la beauté des filles : mettons qu'elle soit prompte.

HIPPOMÈNE

J'espère qu'on t'écoute, sans t'interrompre ?
Il me vient une idée, Agias, en t'écoutant :

ce genre de fille est pire que celles que j'abhorre ;
qu'il en soit qui rêvassent d'amour, passe encore ;
il suffit que de nos soucis elles restent le moindre.
Mais elles viendraient, maintenant, nous narguer
tous ?
se feraient hommes, pour nous rejoindre?
Il faut que celle-ci soit vaincue à la course,
entends-tu ?

AGIAS

Oui ; j'entends... c'est une belle idée ;
elle est venue à plusieurs, cette idée-là ;
ils l'ont réalisée imparfaitement ; voilà !

HIPPOMÈNE

Eh bien ! je veux te dire une aventure :
tantôt — en chasseresse hardie aux flèches sûres ! —
elle a passé... par là, oui, où tu es.

AGIAS

Elle vous venait quérir ? c'est bien d'elle.

HIPPOMÈNE

Ce fut le pur hasard : un ramier tué ;
elle suivait le bel oiseau qui, d'arbre en arbre,

et percé d'une flèche, enfin,
est venu tomber à mes pieds.

AGIAS

Vous fûtes dupe, vous, le misogyne?

HIPPOMÈNE

J'ai le droit de raisonner juste, j'imagine?
Ne saurais-je plus voir qui dit vrai et qui ment?
Je te défends de soupçonner sa bonne foi;
en tant que fille, elle me déplaît infiniment;
soit; toutefois,
serai-je injuste pour ceux-là même que j'abhorre?
je te le dis encore :
ceci fut un hasard.

AGIAS

Un hasard bien désagréable.

HIPPOMÈNE

Très désagréable, en effet; mais il n'importe :
le hasard sait servir les âmes fortes.
Voici :
après la défaite du grand Pélée,

celle de ces vingt-deux rivaux, tôt essoufflés !
il faut faire cesser ce scandale grotesque.

AGIAS

Vous en êtes le maître — ou presque :
vous, dix fois vainqueur à la course, vous...

HIPPOMÈNE

Précisément, mon devoir...

AGIAS

... dirai-je, de misogyne ?

HIPPOMÈNE

Oui, mon devoir de misogyne me somme
de rétablir le prestige des hommes.

AGIAS

On se groupe, demain, au petit stadion ;
pour deux épreuves. Qu'y verra-t-on ?...
c'est Palamos qui doit relever le défi,
et quelque autre... dont le nom est moins illustre.

HIPPOMÈNE

Je serai le troisième.

AGIAS

Ah ! grands dieux justes !
Rendez à l'homme son prestige suprême !

HIPPOMÈNE

Alerte ! Il est grand temps — dans ma pensée —
de renvoyer la femme à sa quenouille délaissée.
En route !

AGIAS

Et tout cela ?
Va falloir, maintenant, le remporter !

HIPPOMÈNE

Du tout !
Je serai là, demain :
me prends-tu pour un fou ?

Ils sortent.

Sous un chêne, à l'orée des bois. ATALANTE et HIPPOMÈNE s'arrêtent, et regardent, derrière eux, vers la plaine ; ils se tiennent par la main.

ATALANTE

Le flambeau d'hyménée
scintille sous le portique...

HIPPOMÈNE

On entend, même ici, l'écho du chœur des filles...

ATALANTE

Le linteau soulevait le poids de mille et mille roses...

HIPPOMÈNE

Nos pères ont bien fait les choses!

ATALANTE

Nous sommes mariés !

HIPPOMÈNE

Que diraient-ils, s'ils nous savaient sous les étoiles?
à regarder, comme un bel astre, ce flambeau
là-bas, intermittent, sous sa fumée
qui le voile et le découvre...

ATALANTE

...Et que le ciel est beau!...

HIPPOMÈNE

C'est toi qui voulus que la voûte des feuilles
abritât cette nuit de noce étrange.

ATALANTE

Il fallait se connaître, Hippoménès.

HIPPOMÈNE

D'accord ; donc, faisons connaissance, Atalanta,
la vie est brusque et hâtive, que nous fait
la lourde loi commune, qui satisfait
les peuples et les rois, les sages et les fous :
et tous! à ce qu'il semble.

ATALANTE

Excepté nous !
Donc — et d'abord — pourquoi as-tu quitté les bois ?

HIPPOMÈNE

Voici pourquoi — ce sera comme un conte ;
Sans varier de sentiment, j'eus honte
qu'insoucieuse des victoires, qu'elle s'assure
rien qu'à se laisser regarder,
une fille — fût-elle princesse — pût se targuer
de vaincre, en homme, les hommes que nous sommes;
et de les frustrer de la pure gloire
à quoi ils sacrifient l'amour...

ATALANTE

Pourtant, c'était son droit, en face d'une rivale ;
peut-être son devoir ?

HIPPOMÈNE

Qu'importe? Si la victoire m'a requis,
et si je suis venu vers elle armé de ruse,
certes, ce fut pour vaincre seulement ;
non pour tirer profit du stratagème.

ATALANTE

Mais tu vainquais, en femme, cette femme.

HIPPOMÈNE

J'affirmai, ce faisant, qu'en fait comme en droit,
l'homme est toujours le maître ;
par contre, j'infirmai ce droit, qu'une ruse me livre,
d'être le tien.

ATALANTE

Que tout cela est sublime à entendre,
difficile à comprendre :
on croirait lire un livre,
un livre en prose !

HIPPOMÈNE

Je parle, pour te complaire, à contre-cœur ;
ne faut-il tout se dire pour se connaître ?
Du fait de ton caprice téméraire
je n'admets pas que tu sois devenue ma chose.

ATALANTE

Non, Hippomène; car te voici la mienne :
ne t'ai-je là, devant moi ? beau vainqueur,

fier bûcheron! et si bien tel
que je te voulais, que tu n'oses pas
baiser ma main, même la nuit, sous bois?
Tu es enveloppé de mes caprices
comme un lièvre pris au filet !
Rougis ! — tu peux rougir, ici, mieux qu'au grand jour, —
je t'ai pris par ta haine éprise de l'amour !

HIPPOMÈNE

Alatante, redirons-nous, sans honte et sans surprise,
de ces mots que les hommes façonnent de leurs lèvres
avec de l'air plus vain que ces fumées,
là-bas?
des mots auxquels on cherche un sens subtil
que dément l'ombre même plus claire autour de nous,
avec ses vérités sans voix : parfums pareils
à quelque raison sûre ;
le gai geste de la feuille qui tombe et qui t'effleure ;
cette branche, là-haut, qu'un vent léger appuie
à l'épaule d'une branche qui jette un petit cri?..

Ils se taisent.

ATALANTE

Quel silence, dans le silence!

HIPPOMÈNE

Je l'écoute, depuis des mois; je cherche
le sens de son mystère qui traverse
d'un frisson ma pensée curieuse de vivre...

ATALANTE

Et cela voulait dire qu'il te fallait me suivre ?

HIPPOMÈNE

Les mots que j'y cherchais affleurent sur ta lèvre ;
parle-moi, à ton tour.

ATALANTE

Tout cela fut, peut-être, aussi bien, de l'amour ?

HIPPOMÈNE

Peut-être : faisons connaissance, encore ?

ATALANTE

C'est cela. Voici...

HIPPOMÈNE

Alors ?

ATALANTE

Lorsque j'étais petite...

HIPPOMÈNE

Te voici donc bien vieille ?

ATALANTE

Bravo ! tu prends déjà la réplique à merveille :
ce ton de voix révèle une âme sans malice.

HIPPOMÈNE

Me voici si banal que je crains d'être sot.

ATALANTE

Lorsque, lorsque... je ne retrouve plus mes mots...

HIPPOMÈNE

...que tu étais petite...

ATALANTE

Ah ! laissons cette histoire...
et parle-moi, plutôt, de l'amour de la gloire.

HIPPOMÈNE

Je te comprends bien mieux quand tu ne parles pas ;
et moi, à te dévoiler le fond de mon être,

je m'aperçois que je ne sais rien de moi-même !
si bien que je commence à croire que je t'aime :
ne dit-on que l'amour est aveugle et muet ?

ATALANTE

Il se peut, mon seigneur; mais faisons connaissance;
que serions-nous venus chercher dessous ces branches
où l'ombre efface notre forme,
si non la silhouette de nos âmes inconnues?
Crains-tu qu'à se connaître on ne puisse s'aimer ?

HIPPOMÈNE

Peut-être qu'on connaît, mieux que soi, qui on aime?
Je ne m'explique plus mes plus simples pensées ;
depuis que tu es là, dans l'ombre tamisée,
et que la lune a mis sur ton épaule pâle
ce rayon qui l'effleure d'un frémissant baiser...
qui m'est comme une angoisse et, qui sait? un reproche...
un songe m'envahit, clair et trouble,
ma pensée est la brume au vent qui l'effiloche
et découvre un ciel noir où monte le vol ivre

d'un essaim invisible...
Ma pensée, bel oiseau pris aux rêts de ta grâce,
bat de l'aile, implorant la main qui le délivre...

ATALANTE

Et te voici, encore, qui parles comme un livre,
un doux livre de poète, cette fois.

HIPPOMÈNE

Ne suis-je ce ramier que ta flèche a tué ?

ATALANTE

Je parlerai pour toi, pauvre homme que tu es :
et ce sera, encore, la victoire d'une fille !
je feindrai un beau conte : il était une fois
un bûcheron tout seul au fin fond des grands bois.
Or donc, vint à passer certaine chasseresse...

HIPPOMÈNE

Je ne veux t'écouter qu'à genoux.

ATALANTE

Lève-toi !
Je vais dire comment ce bûcheron des bois
fut dupe de la fille dont il a fait sa femme.

HIPPOMÈNE

Et comment cette fille, agile entre les filles,
perdit la course pour trois pommes des Hespérides?
Je ne dis pas que de l'emporter, sur toi, en homme,
m'eût été impossible ou possible, Atalante;
mais en te laissant vaincre par toi-même,
je m'épargnais, au moins, ta rancune de femme,
cependant que, victime de ta propre faiblesse,
tu t'avouais la femme exquise que tu es.

ATALANTE

Quels aveux! cette ruse n'était guère virile;
à peu ne tient que je n'y reconnaisse
le conseil d'une femme...

HIPPOMÈNE

Quoi? jalouse? Atalante, rassure-toi : la ruse
— je ne m'en vante pas — est d'Agias,
qui m'a fournit les pommes d'or
avec la façon d'en user.
Tu vois : je cesse de ruser.

ATALANTE

Te voilà dévoilé, homme prodigieux!

HIPPOMÈNE

Que tu me juges mal, que tu m'excuses,
tu m'en connais, en tout cas, mieux.

ATALANTE

Non ; car je savais tout cela ; écoute :
ton sort s'est décidé, et sans que tu t'en doutes,
au tournant de la borne extrême :
tu courrais devant moi — n'as-tu pas senti mon haleine
sur ta nuque, Hippoménès, et vers ta tempe ?
J'allais te dépasser et te pousser encore,
avec tant d'autres jeunes corps resplendissants,
vers le passé, derrière ma course indépassable ;
mais l'amour fut plus fort que le cri de la gloire
retentissant, déjà, autour du but sonore,
trop souvent, de mon nom triomphal, envolé !
Ah ! si près du baiser, j'en craignis le scandale :
je me baissai, feignant de perdre ma sandale,
— car la troisième pomme avait déjà roulé !
Je serrai les trois fruits contre ma gorge pâle ;
je te laissai passer, svelte archer aux bras blancs,
de crainte d'effleurer ta joue en dépassant,

selon le vol aisé de mes sandales claires,
ta course, évertuée vers le divin mystère
que l'ombre, autour de nous, tamise avec la lune,
ce soir, Hippoménès, de ta bonne fortune.

HIPPOMÈNE

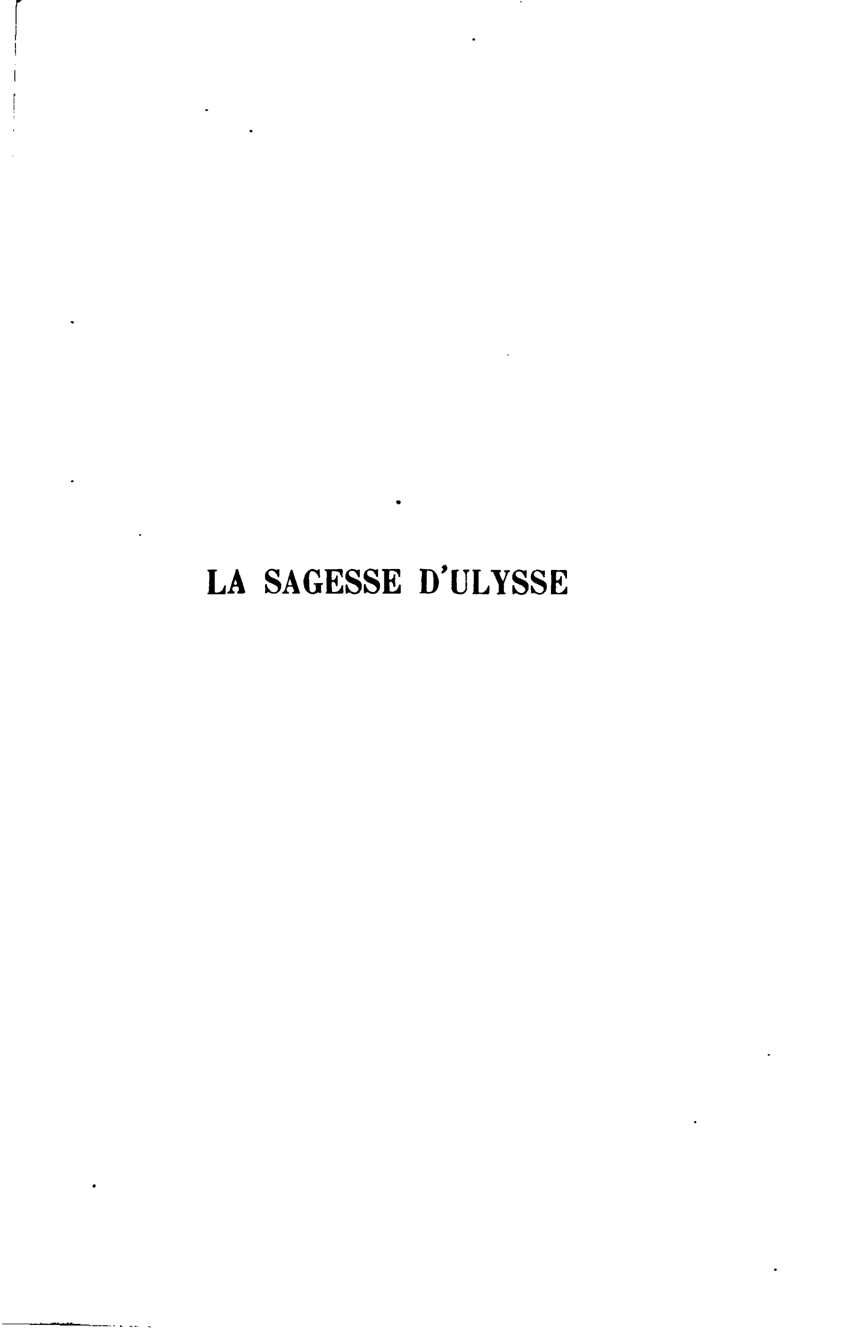
Atalante, se peut-il jamais qu'on se connaisse ?
quand notre chair qui tremble, ivre de se confondre,
ne sera qu'une,
est-ce que notre pensée, agile cent fois comme elle,
s'unira, vins de joie, en l'amphore de nos chairs ?
Si nous n'en savons rien, qu'importe le mystère
qui me jette à tes pieds et te courbe vers moi ?

ATALANTE

Si j'ai mis en tes mains les trois pommes de joie,
prétextant ta victoire, excusant ma défaite,
je t'immolai ma gloire et te donnai ma chair.

HIPPOMÈNE

L'inexplicable amour est le mot du mystère.



LA SAGESSE D'ULYSSE

I

A Ithaque, le portique du palais d'Ulysse,
la nuit est tombée.

ULYSSE

Pénélope, vous êtes là ?

PÉNÉLOPE

Je n'ai pas bougé, mon seigneur.

ULYSSE

La nuit vient sans qu'on s'en aperçoive.
Vous n'avez pas froid ?

PÉNÉLOPE

Non ; mais l'ombre de la nuit d'été

est comme un manteau tiède
qu'on ne peut rejeter :
il me pèse au cœur.

ULYSSE

C'est peut-être le silence qui est pesant.
Ne chantez-vous plus, Pénélope ?

PÉNÉLOPE

Trop souvent ils ont voulu m'entendre ;
je chantais ;
et bientôt, le bruit de leurs disputes me couvrait la voix
et, si je m'interrompais,
personne ne s'en apercevait...
et maintenant, le silence m'étonne.

ULYSSE

La sécurité d'un lendemain sans surprises
m'inquiète...

PÉNÉLOPE

Nous nous habituerons au bonheur...

ULYSSE

N'est-ce la poursuite du bonheur qui le crée?
comme le désir d'un fruit, en suscitant la saveur,
vous laisse presque rassasié...
Pénélope,
ce que j'ai trouvé, ici,
m'apparut comme la parodie grotesque
du souvenir qui m'y ramenait :
te souvient-il de Sparte
tout empoussiérée du va-et-vient des escortes?
chacun y rivalisait de noblesse et d'apparat;
mais c'est de faire valoir leur prestigieuse jeunesse
que se souciaient les prétendants d'Hélène :
dès l'aube, on s'y croyait au gymnase;
le tumulte vil de tes prétendants
mimait la clameur qui accueillit Ajax
quand, dans l'étau de ses fortes mains,
il brandissait, contre l'azur encore rose du matin,
le blanc corps impuissant de Teucer.

PÉNÉLOPE

Je me souviens, Ulysse;

ma vie eut peu d'événements;
tu aimais Hélène, comme les autres l'aimaient ?

ULYSSE

Mais c'est Pénélope qui vint à Ithaque.

PÉNÉLOPE

Tout cela est lointain, depuis hier ;
dis-moi donc, sans regrets,
comment ta sagesse vainquit ta passion
jusqu'à te retourner vers moi
au moment où mes yeux avouaient mon amour
que tu as compris ?

ULYSSE

J'aimais Hélène comme on aime le soleil ;
mais qu'est-il de plus doux, Pénélope,
que l'ombre atiédie ?
le soleil éclatant embellit l'ombre en la créant :
c'est parce que j'aimais Hélène
que mon choix s'est fixé sur Pénélope.

PÉNÉLOPE

Oui, Hélène a motivé ta vie et ma vie ;

si elle nous unit, c'est elle qui nous a séparés :
nous n'avons eu qu'un printemps de joie.

ULYSSE

De son parfum, nous aurons vécu, Pénélope ;
le mirage qui m'a ramené vers toi
fut l'image réelle de ma jeunesse.

PÉNÉLOPE

Ta haute encolure au cadre de la porte, au matin,
quand, de ma couche, me soulevant,
je suivais, d'un regard encore brumeux de sommeil,
ton départ matinal vers les métairies,
a barré mon seuil et protégé mon foyer ;
mais l'attente fut longue et tumultueuse.

ULYSSE

Nous voici, la main dans la main,
et, du haut de la terrasse,
sous cette nuit sans lune,
les lignes de la vie semblent pareilles ;
et pourtant, dans cette brise dont frémissent les palmiers,

on guette un pas, une aile, une parole :
on accepte mal le fait accompli ;
on hésite à dire : Je suis heureux ! quand on a vécu d'espoir ;
le but qu'on visait s'efface des yeux quand on l'a touché :
c'est quand je bandais l'arc que ma joie débordait !
Ce tumulte que j'éteignis tumultueusement,
dans le massacre et dans la mort,
tu y as vécu, des années, Pénélope ?

PÉNÉLOPE

J'ai bandé mon âme, comme tu bandais ton arc,
Ulysse ;
j'ai vécu d'alertes et d'intrigues,
comme toi, sur les flots et les rivages ;
et maintenant je suis bien heureuse ;
mais je ne reconnais pas la vie :
le calme vigilant des combats fait inquiète la paix reconquise.

ULYSSE

Oui, nous sommes pleins d'inquiétude...
d'appréhension, peut-être.

PÉNÉLOPE

Si nous étions faibles, nous connaîtrions la terreur.

ULYSSE

Il nous faut — comme le péril de la route
et, pour toi, comme les embûches du foyer —
affronter encore ce mystère qui nous étonne :
le bonheur qu'on a rejoint
et qu'on étreint comme un fantôme.

PÉNÉLOPE

Courageux Ulysse, douterai-je de la sagesse ?
Il semble que je suis une autre femme
depuis que tu es revenu.

ULYSSE

L'un et l'autre, soudain, nous avons vieilli :
les années, dont notre effort inlassé
— ta passive résistance, ma patiente victoire —

avait suspendu le vol au seuil de notre printemps,
jaillirent, soudain essorées, au-dessus de notre second baiser ;
et l'été et l'automne sont franchis en un soir...
Confrontons nos cœurs, Pénélope.

PÉNÉLOPE

Parle, car tu scrutes des yeux d'un voyant
l'ombre des jours révolus
et ta sagesse sait parler.

ULYSSE

Tu es triste, Pénélope?

PÉNÉLOPE

Non, mon seigneur ; je suis inquiète.
Je n'accepte pas la calme joie que j'implorais,
naguère, sous des nuits pareilles,
en regardant la mer qui te ramenait.

ULYSSE

Nos vies, voyageuses d'un char emporté
qu'un arrêt brusque immobilise,

halètent et suffoquent ;
malgré l'élan brisé,
mon être se refuse à descendre du chariot vertigineux ;
j'ai horreur de brûler la barque aventurière;
le port me répugne, après trop d'escales...
Et toi,
le bruit de ton cœur incertain
bat encore vers la lutte:
tu chancelles, ayant perdu l'appui de l'obstacle effondré.

PÉNÉLOPE

Le désir soutient tant qu'il reste irréalisé ;
il incitait notre effort.

ULYSSE

Mais l'effort fut notre vie même, tant il a duré...

PÉNÉLOPE

Immobiles vaisseaux,
mais qu'entraîne, à la dérive, un courant vaste comme la mer même...

Qui sommes-nous, Ulysse ?
car je ne te reconnais que dans l'ombre,
et je crains d'allumer la lampe.

ULYSSE

Attendrons-nous l'implacable soleil ?
encore...
Devançons l'aube équivoque, pleine du trouble nocturne ;
apporte la lampe.

Pénélope va prendre la lampe ; au moment où sa flamme éclaire le portique, Télémaque paraît sur le seuil.

Nous avons beau nous retourner vers les souvenirs
pour retrouver nos visages,
notre fils nous marque, de toute l'ombre de sa stature,
l'espace immatériel qui divise nos vies.
Avance, Télémaque ;
on t'a dit ma folie simulée
et comment, devant le soc dont j'éventrais le sable aride,
Mentor déposa ta grâce vagissante et exiguë,

sachant que je détournerais la charrue :
pour me convaincre de sagesse !

TÉLÉMAQUE

Oui, Pénélope me l'a conté.

ULYSSE

Et, cependant, j'ai tracé, de ma proue, un sillon plus vain,
dans la mer stérile, qui n'en garde pas même la trace...
et cela fut le fait de ma sagesse!
et qui parlera de folie?

PÉNÉLOPE

Il est l'heure, tantôt, du repas, Ulysse ;
je vais veiller aux choses de la maison.

ULYSSE

Heureuse Pénélope que guide l'habitude gracieuse des besognes quotidiennes ;
la vie ne m'a pas donné cette compagne.

Pénélope sort.

Et toi, Télémaque, par quoi ta vie fut-elle réglée?

TÉLÉMAQUE

Je vous ai cherché; je ne vous ai pas trouvé ;
vous êtes revenu.

ULYSSE

En te regardant, Télémaque,
je n'ai pas, pour te reconnaître, à désapprendre un
ancien visage;
tes traits, que je ne pouvais m'imaginer,
ne portent pas le masque d'un souvenir ;
tu m'es moins étranger que tout ceci
que je retrouve, après des années.

TÉLÉMAQUE

Et vous, mon père, à qui j'ai tant songé
que je vous ai prêté maints visages,
aidez-moi à vous connaître.

ULYSSE

Toi aussi, tu es plein de l'inquiétude où tu as vécu;
et, cependant, que la campagne que nous parcourions
hier
était paisible et indifférente,

Nulle main brutale n'aura, d'un geste, à la rendre au silence,
comme, du vol strident de mes flèches,
étouffant dans la gorge du dernier prétendant
le cri grotesque de son épouvante,
j'éteignis le tumulte scandaleux du palais :
franchi le portail de nos enclos dévastés,
ne te semblait-il pénétrer dans le domaine de l'ordre immuable ?

TÉLÉMAQUE

Vous me le disiez ;
et j'admirais, avec vous, la plaine fécondée ;
la victoire verte du maïs
refoulant jusqu'aux tourbières les joncs décimés ;
les vignes montées en conquérantes
aux flancs des collines pierreuses.

ULYSSE

Je ne parlais que des choses nouvelles pour moi,
et que l'Ithaque ancienne n'a pas connues ;
mais n'as-tu rien observé ?

TÉLÉMAQUE

Hors sa richesse accrue, de saison en saison,
que montre la paisible Ithaque ?

ULYSSE

Cette paix même, dont mon retour trouble la sécurité !
qui, déjà, hors des sillons façonnés du vignoble,
d'entre les panaches joyeux de la maizeraie,
levait vers nous un visage ambigu.
Nos ombres matinales nous devançaient sur la route :
j'y lisais un symbole.
Paix humble et patiente, j'ai surpris ton inquiétude ;
au seuil des villages, dans l'accueil bourdonnant des femmes,
poussant vers nous la troupe soudain silencieuse
des enfants aux grands yeux effrontés ;
relevant, d'une main maternelle au menton,
la gaucherie rougissante des fillettes
aux longs cils baissés vers l'enlacement fébrile de leurs doigts.

Les hommes s'attroupaient sur notre passage,
feignant une joie subite et concertée comme un hymne propitiatoire,
et voilant mal, au regard intérieur de ma pensée,
le désarroi de pauvres calculs.

TÉLÉMAQUE

Ulysse, je n'avais rien perçu de ces choses ;
ce peuple paisible et laborieux vit à sa guise, depuis des années ;
nos difficultés domestiques
nous serraient autour du foyer menacé ;
une pudeur nous isolait ;
à vrai dire, l'éternelle question
— au creux d'un sentier, sur le seuil d'une cabane —
« Ulysse va-t-il revenir ? »
en m'importunant, m'irritait :
j'en fréquentais peu ce peuple interrogateur
que votre retour ne préoccupait
— semblait-il —
qu'à l'égal des pluies ou de la sécheresse.

ULYSSE

Il s'inquiétait du fruit de ses labeurs,
de ses plaines fécondes, ses collines vêtues de pampres :
souverain du sol, en vais-je reprendre possession ?
quelle part, me revenant, vais-je réclamer
de la richesse qu'il a créée ?
Pour lui,
mon retour peut être comparable à un été sans pluie,
si je suis ménager de mon héritage !
Tu as souri quand les femmes criaient misère,
vantant ma bienfaisance aux enfants, troupe interdite ;
elles défendaient ce bien-être que l'homme croit toujours usurper
sur le droit du maître dont dépend sa destinée.

TÉLÉMAQUE

Ainsi, même notre île est troublée ?
parce qu'elle est prospère et que son roi lui est rendu !
Où trouver le bonheur ?

ULYSSE

Il y réside, Télémaque ;

il est né durant notre périple,
d'un travail sans lassitude, d'une ruse sans défaillance:
ce leur fut bon de conquérir la friche,
de refouler les joncs parasites devant l'arroi des maïs;
de substituer au caprice stérile des cyprès
de beaux ceps dociles;
ce leur fut encore meilleur
d'empiéter sur les terres domaniales
et d'y fixer, comme une borne fictive,
leur droit décennaire d'occupants.
Ta mère avait d'autres soucis que de veiller aux bornages;
le silence de nos métayers sans appui se faisait complice;
devant le gaspillage du patrimoine et l'incertitude de la succession,
dont cent prétendants s'arrogeaient la survie,
qui songeait au droit éventuel du Maître?
les absents ont tort; mais leur retour est impardonnable...
Voici Pénélope.

PÉNÉLOPE

Mon seigneur, l'agora des vignerons est appelé ;
ils attendent votre justice.

ULYSSE

Elle sera, s'il dépend de moi, brève et, en tout cas,
bénigne.
Pour ne pas perdre une heure ouvrable
ils disposent de ma soirée.

PÉNÉLOPE

On servira le repas dès votre retour.

Ulysse sort.

TÉLÉMAQUE

Ma mère, que vous êtes pâle et frêle ;
pour vous asservir la force que vous m'avez donnée,
j'aimerais vous prendre dans mes bras
et vous bercer, comme vous me berciez enfant,
et vous endormir avec un conte de bonheur.

PÉNÉLOPE

Grand enfant !

Quel conte plus merveilleux que celui que nous
vivons, ce soir?
il m'éblouit d'images heurtées :
j'en confonds les lieux, les personnages, les années.
Quand, debout près d'Ulysse,
tu lui présentais, l'une après l'autre,
les cent flèches implacables,
j'aurais voulu — comment te le dirai-je? —
qu'une dernière, hélas! égarât son vol vers ma poitrine ;
tant la rupture soudaine de l'ordre des journées
bouleverse notre âme et étourdit notre raison.

TÉLÉMAQUE

Tout sera donc douleur pour vous, mère aimée?

PÉNÉLOPE

Non, j'en souris : tu vois?
mais ma volonté défaillit quand je n'eus plus à vouloir,
et que le maître, debout au péristyle ensanglanté,
me saisit la main et inclina ses lèvres vers mon front.

TÉLÉMAQUE

Parle, mère, dis ton chagrin ;
te souvient-il que, tout enfant,
je pris ta défense contre l'eupithiade Antinoüs
qui, le premier, avait osé franchir le seuil d'Ulysse ?

PÉNÉLOPE

Oui, c'est de concert que nous convoquions ses rivaux,
pour nous abriter de l'ardeur même de leur rivalité.

TÉLÉMAQUE

Que d'embûches évitées, de stratagèmes déjoués :
comme on les opposait les uns aux autres,
et comme nous riions, le soir, du succès de nos menées !

PÉNÉLOPE

Ce fut triste et doux, mon enfant de naguère ;
tu te tenais, sérieux, à mes côtés,
à l'âge insoucieux des jeux et des randonnées ;
je pleurais, d'abord, à voix haute, étant seule ;
mais ta parole, encore balbutiante, mêlée à ma plainte,
l'atténuait, bientôt, d'une sagesse enfantine et mâle,

claire chanson de ton amour raisonnable
que j'écoutais, dès lors, comme un oracle.

TÉLÉMAQUE

Mère, j'étais vieux de toutes vos tristesses ;
je n'ai rêvé, pendant des nuits sans sommeil,
— où je guettais un pas insolite sur le seuil —
qu'au bonheur que vous devait ce lendemain
dont, chaque soir, nous invoquions l'aurore.

PÉNÉLOPE

Ce jour du retour, nous le vivons, Télémaque.

TÉLÉMAQUE

Ah ! qu'il éclaira tristement votre visage,
toujours tel qu'il se penchait sur mon berceau
et que je le regardais à travers mes cils
pour que, me croyant endormi,
tu demeurasses longtemps immobile.

PÉNÉLOPE

Mon fils, ces meilleures heures je les ai vécues
à bercer ton avenir

que j'auréolais du sourire des déesses ;
tu me fus, dans l'attente interminable,
le long poème qu'on se redit de mémoire,
la belle légende qu'on se chantonne à mi-voix
au lent rythme de l'heure inopportune;
tes années, saisons à saisons,
se développaient devant mes yeux émerveillés,
parchemin déroulé de l'aède
qu'enlumine l'exploit des demi-dieux et des héros.
Et, comme tu changeais, d'année en année!
comme toute chose t'était nouvelle et, pour moi, renouvelée !
Sans toi, la monotonie de cette vie enclose
eût terni, comme d'une poussière, mon rêve immobile.

TÉLÉMAQUE

Mais, ce soir, ma mère, qu'est-il survenu ?

PÉNÉLOPE

Rien... qu'un aveu que je redoutais ;
il aimait Hélène : il ne l'a pas nié.

TÉLÉMAQUE

O mère, mère hautaine !
Quand je l'ai vue, blonde et rose contre les cyprès,
cueillir, en se dressant, les roses penchées,
blanchir, à poignées de pétales effeuillés,
la barbe grise de Ménélas et, riant,
esquiver son étreinte, encore, de fiancé...
je me suis retourné, pensif, vers Ithaque
et je revoyais ta fière majesté,
ma mère, et la couronne hautaine de ta chevelure
aux reflets bleus, contre le mur du palais :
et j'étais orgueilleux d'être ton fils.
Comme ta tristesse grave m'anoblissait
au contraste de cette joie futile et indue ;
et je t'en aimais, s'il se peut, davantage,
ma mère silencieuse et pensive,
pour avoir vu ce rire
de la fille insouciante de Tyndare.

PÉNÉLOPE

Mon noble enfant !

TÉLÉMAQUE

Mais il m'est dur, au jour du triomphe,
où tout se réalise du rêve des années,
au grand jour espéré de ce retour d'Ulysse,
de te voir pâle comme un crépuscule d'automne,
et que tu pleures, ma mère, quand Hélène riait.

PÉNÉLOPE

Ton père !...
Son pas surprend dans le silence nouveau du palais.

TÉLÉMAQUE

C'est l'heure où, debout près de toi et la main sur mon poignard,
nous écoutions, du seuil du gynécée,
des chants croisés de rires et d'injures.

PÉNÉLOPE

Ulysse est revenu !...
Sois prudent et sage :
le sort nous doit quelque bonheur insoupçonné.

II

TÉLÉMAQUE

Comme Ulysse est joyeux !

PÉNÉLOPE, à part.

Gaieté feinte ; il s'étourdit.

ULYSSE, entrant.

Quels bavards que tes vignerons d'Ithaque, Pénélope :
je me sens rajeuni et vieilli, tout ensemble,
assumant, après vingt années, mon rôle de roi.
Les durs matelots que j'emmenais vers Ilion
— qu'ils dorment, chacun oublieux à jamais,
soit que la mer l'ait saisi,
soit que l'étreinte le lie des bras blancs d'Ionie

ou des bronzes voluptueux de Sicile —
ils eussent ri dans le vent et craché
devant qui eût parlé de féconder le sol inculte
dont ceux-ci auront fait un jardin.

Les servantes vont et viennent
sous la direction de Pénélope.

PÉNÉLOPE

Je vous servirai, mon seigneur.

ULYSSE

Prenons place, Télémaque.

TÉLÉMAQUE

Il y eut de mauvaises années ; la mer se faisait stérile ;
certains, venus de la grande terre, plantaient la vigne
et prospéraient ;
on dédaigna les maigres moissons marines ;
aux filets vides on préféra les boisseaux débordants
et, à l'eau saumâtre, le ressac bouillonnant des cuvées.

ULYSSE

Emplis le cratère, Pénélope, du vin d'Ithaque :
nous n'y buvions, jadis, que l'eau des rochers !

TÉLÉMAQUE

C'est du rocher que ce vin emprunte son ardeur :
tous vendangent et moissonnent dans Ithaque ;
on n'accueille qu'avec méfiance ceux qui maîtrisent les vagues,
si ce n'est pour leur confier, aux fins d'échanges,
nos amphores revêtues de paille tressée
et qu'on range, deux à deux, au creux des carènes.

ULYSSE

Tout cela est nouveau pour Ulysse :
on ne revient jamais vers le même rivage.

TÉLÉMAQUE

Mais que réclamaient-ils de votre justice ?

ULYSSE

La confirmation des droits contestables
qui les font maîtres des terres défrichées ;
j'ai tout accordé :
pensaient-ils que je les dépouillerais du fruit de vingt automnes ?

que je fêterais mon retour dans la ruine de mon peuple ?

PÉNÉLOPE, emplissant les coupes ; à part.

Il est assez de ruines.

ULYSSE

Car il n'y eut qu'une Pénélope dans Ithaque,
comme il n'y est revenu qu'un Ulysse...
Les Télémaques des granges et des celliers,
les fils de ceux que j'emmenais vers Ilion,
comprennent mieux l'ordre protecteur d'un foyer :
ils ont voulu qu'on proclamât en déshérence
l'héritage de l'absent de vingt années.

TÉLÉMAQUE

Vous n'avez pas proclamé cela, mon père ?

ULYSSE

Oui, cela est juste et utile
— seules les mères ont pleuré —
et je me donnais en exemple :
annonçant que le palais, les porcheries, l'enclos
et toutes les terres encore incultes d'Ithaque,

appartenaient à Télémaque, fils d'Ulysse,
par la volonté de celui-ci.

TÉLÉMAQUE

Mon père, je vous connais mal, encore, peut-être,
mais pourquoi plaisantez-vous de la sorte ?

ULYSSE

Emplis, Télémaque, ma coupe au cratère :
tu me dois la subsistance, comme à ta mère Pénélope :
la loi ne doit-elle être égale pour tous désormais ?
Si nous nous sentons dépaysés parmi les humains,
tâchons de garder claire notre intelligence divine :
à moins d'abandonner aux hommes le soin de leur destinée,
voyons avec des yeux humains les choses humaines.
C'est une sagesse tardive chez qui revient de Troie !

TÉLÉMAQUE

Mon père, que je comprenne mieux votre leçon souriante.

ULYSSE

Un sourire n'efface pas vingt années de folie, hélas !

Télémaque, Télémaque,
le bonheur est moyen, médiocre et tel
que — te le dirai-je ? — la race hybride des héros,
née de la race bâtarde des demi-dieux,
en ignore, quoiqu'elle la cherche, la précaire jouissance.
Il faut être homme, fils d'homme né de la femme,
pour créer le bonheur et en user.
Trop de sang divin abonde en nos veines mortelles
et l'orgueil des dieux, nos ancêtres, nous rend incapables de médiocrité...
Tu as vu Nestor, à Pylos ?

TÉLÉMAQUE

Je l'ai vu, entouré de fils et de petits-fils innombrables,
roi d'un peuple industrieux et prolifique ;
que vous en dirais-je ?

ULYSSE

Mais quoi ? ton impression de l'accueil ;
le rayonnement de sa présence, sa sagesse ?

TÉLÉMAQUE

Je m'avouerai, maintenant, ma gêne devant ce vieillard
et le découragement qui m'envahit à l'écouter ;
le simple étalage de son bonheur domestique
m'irritait, comme un reproche qu'il n'eût osé vous faire ;
ses richesses accumulées narguaient-elles la misère d'Ithaque ?
je refoulais au fond de moi, comme peu dignes, ces pensées ;
à contre-cœur, mais de bonne foi, je me forçais d'admirer
une discipline méticuleuse et contrainte,
l'économie vertueuse d'une table hospitalière,
les robes sombres des femmes silencieuses,
la parole incontestée du sage...

ULYSSE

Pauvre enfant ! n'aie pas honte de ces pensées :
ce n'est pas sans quelque bassesse, Télémaque,
que se réalise une telle destinée ;

admirable pour les hommes, elle répugne aux dieux
suprêmes
dont fermente en nous l'éternelle ivresse.
Considère le glissement de cette race,
des cimes de l'Olympe jusqu'aux varennes de Pylos :
race sans orgueil, vaniteuse et vantarde,
qui n'a survécu que de lâcheté servile,
issue des dieux, mais qui, dans sa chute incessante,
a rejoint les hommes dont elle usurpe le bonheur ;
elle s'est fait une sagesse humble et précise ;
oubliée de l'Olympe,
elle prospère, victorieuse de ses origines,
nourrissant sa prospérité de la déchéance même de
son orgueil.
Gardons-nous de mépriser les humains pitoyables,
mais — dusses-tu voiler tes regards de larmes cui-
santes —
détourne-toi d'un bonheur où s'étiole et se dessèche
la semence abâtardie des demi-dieux et des héros.

Ils se lèvent et font quelques pas.

TÉLÉMAQUE

Ce sont de terribles paroles ;
mais il me semble, mon père, que je les aurais dites!

ULYSSE

Tu as cru ne me chercher que pour me ramener à Ithaque?

TÉLÉMAQUE

Je voulais vous retrouver...

ULYSSE

Oui,
mais c'est l'aventure qui te tentait, Télémaque ;
et c'est ma destinée que tu voulais rejoindre.

TÉLÉMAQUE

Et maintenant, saurais-je même la comprendre ?...

Ils s'assoient sur la marche.

ULYSSE

Écoute ta pensée :
elle est en nous comme une déesse discrète
qui, curieuse de notre folie, hésite à s'en écarter ;

mais elle ne parle que dans le silence de nos doutes :
elle hait de contredire
et se tait devant l'affirmation.

PÉNÉLOPE, qui a veillé à la desserte du repas, s'approchant.

Puis-je me retirer, mon seigneur ?
Il est tard ; et vous causez ?

ULYSSE, levant la tête vers elle.

Nous aurons affaire dans les bouveries, tantôt ;
il est peu de sommeil pour l'œil du Maître !
Soyez sans inquiétude, Pénélope :
vous n'êtes plus seule, désormais.

PÉNÉLOPE

A demain, mon seigneur ;
bonne nuit, mon fils bien-aimé.

TÉLÉMAQUE, se levant.

Ma mère, quand nous partagions le repas,
parfois, vous m'avez servi, debout et sans parler ;
ayant dit : « Je me figurerai que je sers Ulysse. »

Ce soir, le vin d'Ithaque
(dont vous ne vouliez pas que je goûtasse)
me met un voile rose devant les yeux ;
et pourtant, je vous vois pâle et peinée.

ULYSSE, se levant.

Enfantillage, ta mère a sommeil.

TÉLÉMAQUE

Ulysse, Pénélope,
il semble que je tremble entre vous
comme l'ombre lumineuse de votre printemps :
et que, de vos regards qui s'évitent,
vous cherchiez sur mes lèvres
le jeune sourire des vôtres que vous confondiez, jadis,
en ce baiser dont je suis la survie.
Ne puis-je parler, pour vous qui vous taisez ?
étant vous-mêmes, et l'un et l'autre,
et tel qu'en moi le temps vous lie et vous confond ;
voyez ; il n'aura pu vous arracher l'un et l'autre,
vous n'êtes qu'un être !

Quand Ulysse, encore, affronterait les tempêtes lointaines,
et que, détournée vers la cendre accumulée du foyer,
Pénélope chercherait, encore, parmi sa flamme rejaillie
et dans le sifflement d'un bois vert qu'on y jette,
la chaude vision du printemps en allé ;
je sentirais, en *moi*, sa tendre pensée,
en *moi*, Ulysse battrait ton cœur aventureux et fidèle.
Or — que le vin d'Ithaque délie ma langue,
ou que s'éveille, entre mes dents, le cri des dieux ancestraux —
je suis ivre de paroles refoulées ;
le mutisme de vos cœurs, en moi éclate et chante,
et c'est votre amour qui abonde sur mes lèvres tremblantes.

ULYSSE

Télémaque !

PÉNÉLOPE

Tais-toi, mon fils !

TÉLÉMAQUE

Ne vous ai-je pas considérés, mes pauvres aimés ?
qui tourniez, sans vous rejoindre, autour des portiques ?

Il leur prend la main.

Et maintenant, vous voilà proches l'un de l'autre :
ne suffira-t-il pas que Télémaque s'efface
pour que vous vous retrouviez ?
Il semble que celui que je fus longtemps
— que, peu à peu, j'étais devenu :
votre souvenir, Ulysse, le gardien, bientôt, de votre foyer,
frêle et hautain et viril et qui en défendit l'accès —
s'abolisse, maintenant...
comme l'heure attendue,
comme un effort réalisé,
un geste, une parole
alors que le bras retombé va souligner une autre pensée
et que la voix hésitante assume une autre intonation.

Il avance, abandonnant leurs mains ; eux se détournent l'un de l'autre.

Il jaillit en moi, comme d'une vanne soudain levée,
une force chantante et ivre, longtemps réfrénée,
et qui, pour avoir sommeillé sous les saules de l'étang,
et reflété le ciel agile des jours et des saisons,
se refuse d'être à jamais le miroir d'un rêve !
a hâte du vertige bouillonnant des ravins,
de l'obstacle, enfin ! des rocs retentissants,
du mystère intérieur et trouble des précipices
qui la pousse, écumante et ivre, vers la mer sans limites...

ULYSSE

Ton ardeur eût fait honte à ma jeunesse ;
je ne te connaissais pas, Télémaque !

TÉLÉMAQUE

Votre retour, Ulysse, me révèle à moi-même,
me libère et me chasse du foyer ;
il est une rumeur dans votre voix qui trouble et exalte;
vos exploits vivent en moi et exhalent un tumulte moral ;

vous m'êtes apparu comme un archer divin,
votre force m'enveloppa d'un parfum de carnage ;
votre parole fine et claire m'a dévêtu de mon mensonge :
comme votre épée, dénudant Achille,
lui fit honte et gloire de sa jeune virilité !...

Il détourne la tête et s'appuie à une colonne. Long silence. Une légère rumeur s'entend vers le péristyle. Pénélope s'est enquise auprès des servantes.

ULYSSE

Qu'est-ce, Pénélope ?

PÉNÉLOPE

Aclète, le vigneron, fait dire simplement : qu'il est là.

ULYSSE, à la servante.

Je comprends ; qu'il attende.

PÉNÉLOPE, à Télémaque.

Comme tu es fiévreux, mon enfant !
ne t'endors pas trop tard.
Permettez-moi de me retirer, mon seigneur.

ULYSSE

Allez sans souci, Pénélope.

Elle sort.

Télémaque, ceci vient à point :
des barques m'étaient signalées, depuis hier, d'Aïtos ;
vagabonds de la mer, ou vengeurs d'un de ces intrus
qui m'ont servi de cible,
on prévoyait un débarquement de nuit vers Phoscys ;
j'avais donné l'ordre de m'avertir de leurs mouvements.
Télémaque, voici un peu de ma vieille aventure :
jetons-nous dans la nuit : elle me fut toujours propice,
que je t'initie aux ruses victorieuses ;
c'est peu de chose, mais tout est prétexte
aux jeux de l'adresse et du courage.
Il s'agit toujours de l'emporter sans coup férir :
j'ai tendu, savamment, une embûche ;
prends, néanmoins, ta lance ;
sortons sans bruit...

Ils sortent.

PÉNÉLOPE, entrant.

Ils sont partis, tous deux, à pas secrets ;
ils avaient la lance au poing, le bouclier au poignet.
. . . .
Dans l'ivresse de se connaître, ils oublient, l'un et
l'autre, Pénélope...
Mon fils me sera-t-il ravi ?
et serai-je plus seule à mon foyer,
maintenant que nul n'y manque
...que ma volonté inutile ?
Ulysse, Ulysse, ne reviendras-tu jamais?
... qui sait ?

Plaçant la lampe.

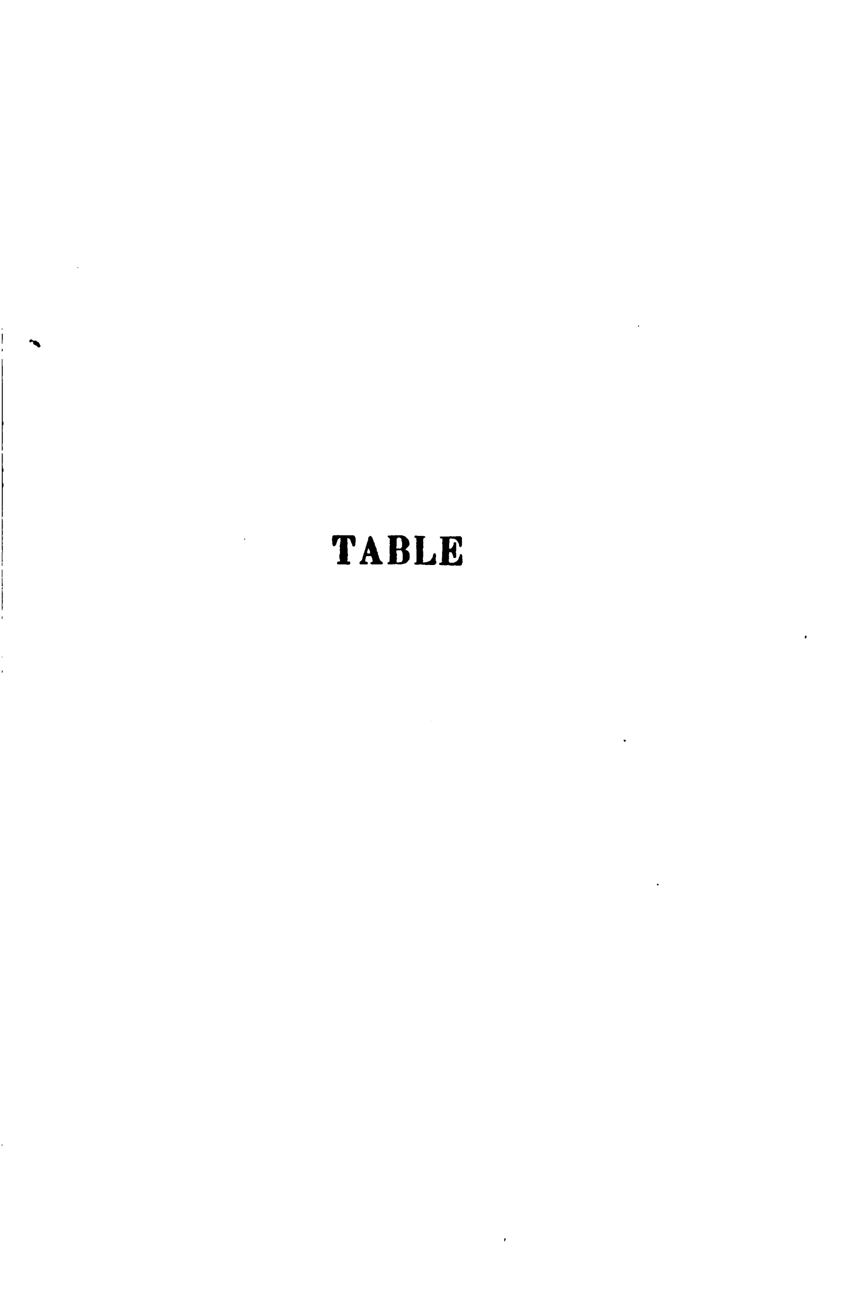
J'attendrai, encore, le retour d'Ulysse ;
voici la lampe vigilante, encore, au linteau ;
et Pénélope assise au seuil de l'ombre...

Elle s'assoit sur la couche.

Comme la nuit est pure et parfumée !
Du grand semis de l'Ouranos, comme d'une prairie
divine,

descend, en effluve, l'odorante ivresse
des fleurs irréelles que l'on cueille en songe...
Que je suis lasse d'attendre...

Elle laisse aller sa tête au creux de son coude et s'endort.



TABLE

QUELQUES POÈMES

VOIX D'IONIE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix mai mil neuf cent quatorze

PAR

E. ARRAULT ET Cie

à Tours

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

3825

